

LA RAZA LATINA

PERIODICO INTERNACIONAL

Se publica en Madrid dos veces al mes, en francés, italiano, portugés y español

COLABORADORES

Abad y Aparicio (Hilario).
About (Edmond), journaliste, littérateur français
Alcala Galiano (Antonio).
Bathie, ex-ministre de l'instruction publique en France.
Benavides (Antonio).
Camposamor (Ramon).
Camús (Alfredo Adolfo).
Cánovas del Castillo (Antonio).
Carramolino (Juan Martin).
Carrascosa (Pedro).
Castelar (Emilio).
Castro y Serrano (José).

Corfberz de Medolheing (A), président de la société des bibliothèques populaires en France.
Dupanloup, évêque d'Orléans, membre de l'Académie française et de l'Assemblée nationale
Eguren (D. José Maria).
Fañet (Paul), professeur d'histoire de la philosophie, à la Sorbonne de Paris
Favre (Jules), membre de l'Académie française et de l'Assemblée nationale
Frank (A), professeur du Droit des gens (Sorbonne)
Gambetta (Léon), membre de l'Assemblée nationale
Girardin de, publiciste français.
Giraud, Académie des sciences Paris

Hauleville de.
Hartzenbuch (Juan Eugenio).
Hugo, (Victor), poète français
Hurtado (Antonio).
Laboulaye, professeur d'histoire et de législation comparée, collège de France
Lhoest, écrivain belge.
Lopez Serrano (Juan).
Martin (Meliton).
Molins (Marqués de).
Moraita (Miguel).
Nieto (José Moreno).
Nuñez de Arce (Gaspar).

Parieu de, membre de l'Académie
Patin, Secrétaire général de l'Académie française
Rodríguez Sobrino (Matías).
Rodríguez Rubi (Tomás).
Rykens, directeur du collège épiscopal de Boornmunde (Limbourg Hollandais)
Sandeau, de l'Académie française
Torres Muñoz y Luna (Ramon).
Valera (Juan).
Valero y Soto (Juan).
Valero Tornos (Alvaro).
Villemessant de

Fundador y Director: D. Juan Valero de Tornos

SOMMAIRE

CHRONIQUE ESPAGNOLE, par Don Juan Valero de Tornos.—COMMENT L'ESPAGNE A CONCOURU A LA FORMATION DE LA RACE LATINE, par Don Antonio Benavides, de l'Académie Espagnole, président de l'Académie d'histoire.—LA RACE LATINE, (continuation) par Don Juan Lopez Serrano.—CUBA ESPAGNOLE.—DE L'INTERET DE L'ITALIE DE S'UNIR AUX RACES LATINES (conclusion) par Mr. Jules Favre.—PHILOSOPHIE DU SENS COMMUN, par Meliton Martin, ingénieur espagnol, ex-député aux Cortés.

SUMARIO

PARTE EDITORIAL.—CRÓNICA ESPAÑOLA, por D. Juan Valero de Tornos.—DE LOS ELEMENTOS ESPAÑOLES QUE CONCURRIERON AL ACRECENTAMIENTO Y CIVILIZACION DE LA RAZA LATINA, por D. Antonio Benavides de la Academia Española.—CUBA ESPAÑOLA.—LA RAZA LATINA, (continuation) por Don Juan Lopez Serrano.—COLABORACION.—DEL INTERES QUE TIENE DE UNIRSE ITALIA, A LAS RAZAS LATINAS, por Julio Favre. (conclusion).—FILOSOFIA DEL SENTIDO COMUN, por Don Meliton Martin.

CHRONIQUE ESPAGNOLE

I.

Il n'existe parmi les peuples latins aucune autre Nation dont le caractère soit aussi aventurier que le caractère espagnol : par tempérament, par goût, en raison de son indolence, de sa bravoure l'Espagnol a toujours éprouvé un certain plaisir à tenter l'inconnu. Dans les grandes actions qui forment son histoire, ce besoin de courir les aventures a produit des faits prodigieux, tels que la découverte de l'Amérique et l'incendie de la flotte de Hernan-Cortés à d'autres époques, il n'a donné que le triste résultat de résolutions irréfléchies.

L'intrépidité avec laquelle le peuple espagnol affronte le danger et l'apathie classique avec laquelle il examine les questions importantes, contribuent à augmenter son amour pour l'inconnu.

Ainsi, notre pays préfère accepter les innovations étrangères que prendre la peine de les créer, ce n'est pas que l'intelligence fait défaut, c'est le manque d'activité; c'est que pour cent hommes de talent il s'en trouve deux d'initiative, il paraît plus simple ici d'accepter sans examen, ce que proposent les autres, plutôt que se donner l'ennui de le discuter.

Si l'on ajoute à ces conditions générales du caractère espagnol l'affection que nous manifestons pour tout ce qui est extraordinaire et tumultueux, parce que l'extraordinaire plaît à notre imagination méridionale, et le tumultueux donne raison à ce sentiment particulier au peuple espagnol, le poussant à s'insurger contre toute autorité, on comprend comment il s'abandonne si facilement aux crises politiques, exposant bravement sa vie, aussi bien au nom des principes religieux les plus exagérés, qu'au nom des principes socialistes non moins exagérés.

C'est seulement à l'aide de ces données qu'on parvient à s'expliquer comment un peuple qui à côté de ces défauts possède des qualités réelles, qui est généreux et brave, se soit lancé tant de fois et

avec des tendances si variées, à la recherche d'événements dont les résultats ont été si différents.

II.

Les réflexions antérieures ne sont pas inutiles, si l'on considère que nous nous proposons d'examiner, dans les étroites limites d'un article et en restant dans la sereine région des principes et du droit constituant, les causes qui ont produit le fait, auquel on a donné en Europe, le nom de coup d'état du 3 Janvier.

Pour être à même de se former une juste idée des faits historiques, il ne suffit pas de considérer quels sont les mobiles qui ont déterminé les auteurs à les produire; il est encore nécessaire de connaître parfaitement la situation du pays, car les systèmes politiques produisent leurs effets dans les sociétés, effets très distincts selon l'état où se trouvent les peuples.

Nous avons commencé par prouver que l'Espagnol, par le seul fait de l'être, a toujours été poussé à se lancer dans les aventures. Nous ajouterons maintenant que la société Espagnole, appartenant à la dernière période du XIX^e siècle, désire le catholicisme, la monarchie représentative et la pratique des libertés civiles auxquelles depuis longtemps, elle était habituée.

C'est dans de telles conditions que le peuple dont l'élément éclairé, par malheur, ne prédomine pas; n'étant point, par conséquent, préparé à exercer, en parfaite connaissance de cause, les grandes libertés politiques, a fait en Septembre 1868, une prétendue révolution dont il se glorifiait au début et qu'un espace de cinq ans a suffi pour lui faire détester.

III.

La révolution espagnole de 1868 est promptement tombée en discrédit, comme tout ce qui dans son origine n'a pas raison d'être et, ne produit aucun résultat sérieux, pratique ou avantageux.

Elle naquit d'un mouvement militaire, ses auteurs n'avaient pas alors réfléchi aux conséquences qu'elle amènerait. Le peuple espagnol l'avait acceptée, cédant ainsi à ce sentiment qui le pousse vers l'inconnu et auquel nous avons fait allusion et, parce que en réalité, la propagande révolutionnaire avait d'une certaine façon, préparé l'opinion à recevoir un choc.

Dès le début la révolution avait revêtu un caractère anomal néanmoins si les résultats avaient été autres que ceux qu'elle a produits, si toutes les conditions du bien être général, s'étaient augmentées; si quelqu'une des utopies promises s'était réalisée, la révolution de 68 aurait déjà pris racine au milieu des populations espagnoles, qui instruites par leurs propres fautes, désirent enfin la paix et le travail.

Mais quand se dégageant de toute passion politique, on examine froidement au point de vue historique les résultats de la révolution



le cœur se brise, l'on comprend et l'on s'explique le discrédit dont elle a été frappée.

IV.

La vie d'une nation se manifeste par son aspect matériel et sa situation morale.

Au premier point de vue, la révolution a réussi à diminuer de 50 pour 100 la richesse publique, la rendant ainsi impuissante et tarissant la source du travail et de l'industrie; la dette nationale a augmenté d'une manière inconcevable quant à son chiffre et a diminué de la même manière quant à son importance et sa valeur; les travaux ont été interrompus; l'exportation agricole a été à peu près nulle; durant cinq ans les gouvernements se sont seulement occupés d'acheter des fusils, que depuis il a fallu reprendre en versant le sang à torrents. A ces pertes matérielles de la richesse publique, nous devons ajouter la diminution de la population décimée par trois guerres et plus de 500 rencontres sanglantes, survenues durant ces cinq dernières années.

L'aspect matériel de l'Espagne au début de l'année 1874 ne pouvait être plus affligeant, plus triste.

La situation morale n'y a pas gagné davantage.

En Espagne il s'est conservé deux croyances: le catholicisme et la monarchie.

La révolution a mis tout en œuvre pour les déraciner, elle s'est montrée intolérante en matière religieuse; elle a persécuté le catholicisme, de là est venue la guerre carliste bien plus en haine de la révolution et pour défendre le principe de la religion que par amour pour Don Carlos. Elle n'a pas su produire des hommes capables de constituer une République avec des éléments de vitalité et, a détruit le respect de la monarchie et l'autorité royale, laissant abandonnée à elle-même la pauvre société en proie à une anarchie telle que les mêmes hommes, qui avaient fait la révolution, en sont venus à attester par leur exemple qu'on ne peut être gouverné que par la dictature ou tomber dans le désordre.

Tristes résultats produits par la regrettable erreur des uns et l'indolente inertie des autres.

V.

Il est inutile de peindre le désolant tableau de la triste situation où nous languissons à la fin de l'année qui vient de s'écouler. La courageuse armée espagnole, disciplinée et aguerrie, allait devenir une soldatesque effrénée; la guerre civile désole les provinces du Nord et décime la population; une seconde insurrection, au nom des principes les plus absurdes, attaque la religion, la propriété et la famille. Une autre guerre en Amérique insulte l'histoire et la dignité nationale. Dans ces trois guerres coule le sang espagnol; les anciennes croyances sont méprisées, chaque jour amène une nouvelle catastrophe; on tourne en ridicule les affections les plus chères; la démoralisation va croissante; la justice n'existe plus qu'à l'état de souvenir; des bandes de brigands infectent les chemins, dévalisant même les trains; les Etats-Unis prétendent nous imposer leur volonté; l'Europe nous regarde avec pitié et mépris, tandis que la chambre dont la majorité se compose d'ignorants idéologues soutient les droits illégitimes, l'emporte sur l'honnêteté et l'intelligence de Castelar; agissant sans avoir conscience de ses propres actes, elle abandonne l'Espagne au hasard des événements plaçant la Nation dans la position où se trouverait une sphère sur un plan incliné, prête à prendre toutes les positions et faute d'équilibre à tomber dans le vide.

Mais la sphère qu'ils avaient placée sur le plan incliné n'est pas tombée dans le vide.

Une intelligence supérieure a su comprendre les maux du pays; un noble cœur a su l'en délivrer; une conscience droite qui n'a voulu d'autre récompense que celle de faire le bien et l'estime du pays, d'une main vigoureuse a retenu la sphère assez à temps pour en empêcher la chute, elle a conservé entière la patrie espagnole que mutilaient de sottes ou de coupables ambitions.

La patrie aujourd'hui et demain l'histoire écouteront avec amour et respect le nom du lieutenant général Pavia y Albuquerque.

Nous n'avons pas l'honneur de le connaître, raison de plus pour que nous le félicitions sincèrement de sa noble conduite.

Il faut que l'Europe sache que le fait auquel on a donné le nom de coup d'état du 3 Janvier, n'a pas été un de ces mouvements militaires qu'on appelle en Europe *pronunciamientos* et en Amérique *bochinchas*, (ceux-ci ne servent qu'à concéder des grades et des honneurs à l'armée en augmentant le malaise du pays et la pénurie du trésor public); il a été la réalisation pratique des justes désirs de la nation. Quand la nécessité réclame dans la pratique une mesure urgente, on doit y sacrifier toutes les théories du droit, même l'exercice de la légalité, si l'on est en droit de nommer légalité ce qui a gouverné jusqu'au 3 Janvier. Ainsi, dans le monde physique, il semble parfois que les lois naturelles sont violées, lorsque par un effet engendré d'elles mêmes il survient quelque mouvement géologique, lequel bouleversant en apparence l'ordre établi n'est cependant que le coadjuteur de la nature dans la perfection de ses œuvres.

Si les sociétés politiques privées de leur point d'appui tombent et vont à la dérive, ce n'est pas qu'elles ont perdu leur centre de gravité, c'est qu'elles le cherchent.

La conduite du général Pavia a été la conséquence logique des faits, elle a répondu au besoin général.

La révolution dans sa course vertigineuse était arrivée à Pi y Margall; à cette intelligence aussi vraiment élevée que troublée sacrifiant la politique, la société, la pratique aux exigences d'une école philosophique; il faut reconnaître qu'il s'était proposé la transformation de la propriété en l'abandonnant à la populace, ou il faut convenir que le désordre mental ayant tué chez lui la volonté et qu'il n'avait pas arrêté les bases de son plan de dissolution.

Voilà ce qui s'est appelé la République Fédérale et ses résultats. La Fédération, en Espagne surtout, est l'idée politique la plus absurde; le simple raisonnement l'indique, l'histoire et la science le démontrent et l'attestent: au moyen de la Fédération de certains états on cherche l'unité nationale; mais détruire l'unité sous prétexte de fédération, est le résultat d'une imagination fantasque ou malade. Défendre cette absurde théorie, équivaut à dire que les êtres de la famille des annihilés sont plus parfaits que l'homme, parce qu'ils peuvent être divisés en plusieurs tronçons sans y perdre la vie, ceux-ci ne possèdent que l'instabilité, l'homme est doué du cerveau et de la vie proprement dite.

Le ministère Pi y Margall a été la dernière étape de la révolution avec une apparence de gouvernement.

Nos lecteurs n'ont pas oublié quel effet produisit en Espagne son discours programme, ni comment du banc de la présidence D. Nicolas Salmeron le refuta par un autre discours éminemment conservateur qui fut bien reçu par le pays et donna naissance à la politique de résistance. A Mr. Salmeron revient toute la gloire d'avoir opposé le premier la résistance au désordre de la révolution; plus tard il essaya d'introduire l'ordre dans son ministère et actuellement, destiné sans doute, par la main de Dieu à être l'instrument de la réaction nécessaire dont le pays exprimait le désir; par ses emportements, il a providentiellement hâté la venue de cette réaction.

Quand succombant sous le fardeau de cette politique de résistance et de concession Mr. Salmeron a cru que les forces lui manquaient pour diriger les affaires publiques, Castelar recueillit le pouvoir alors sans appui; il inaugura une dictature dont les résultats n'ont pas été ceux qu'on pouvait espérer: les sentiments de l'apôtre républicain ont empêché l'homme d'état de gouverner en dictateur.

Castelar est un homme de cœur et d'intelligence, un tribun qui fait croire que Mirabeau n'est pas mort; mais au dessus de toutes ces qualités c'est une conscience des plus honnêtes, il ne peut accepter l'inconséquent et, comme nous l'avons démontré, plutôt harmonieux poète qu'homme d'état pratique, apôtre de la République qu'homme de gouvernement, il s'est conduit comme il croyait devoir le faire, il a obéi à sa conscience.

Castelar a réparé les bases de l'édifice social: l'illustre professeur d'histoire y occupera une page brillante.

La résistance morale, inaugurée par le discours de Salmeron, s'est complétée grâce à la politique de Castelar, elle a donné ses résultats dans la patriotique action du général Pavia.

Le gouvernement a été renversé parce que les gens d'ordre réclamaient cette mesure qu'ils ont approuvée, et parce que selon l'ex-

pression d'un homme politique célèbre «no arraiga en el derecho lo que no nace en la razón» le droit ne peut accepter ce que rejette la raison.

JUAN VALERO DE TORNOS.

DE LOS ELEMENTOS ESPAÑOLES

QUE CONCURRIERON

AL ACRECENTAMIENTO Y CIVILIZACION DE LA RAZA LATINA

Llámanse naciones latinas, aquellas que situadas en el Centro ó Mediodía de la Europa, han conservado por muchos siglos y aun conservan lengua emanada del idioma con las variaciones, aumentos y riqueza que el trato con otros pueblos, las guerras, las ciencias, las artes y otras causas, han introducido nuevas voces, diferentes giros, y perdido gran parte del vigor, riqueza y armonía de la que fué madre de casi todos los pueblos antiguos.

Francia, Italia, España y Portugal se cuentan como naciones latinas: no es esto decir que todos sus elementos lo sean; que la índole de sus habitantes sea una misma, que sus condiciones etnográficas se ajusten ó se encierren en el círculo estrecho de las que poseía aquel pueblo, que dominó al mundo entonces conocido, y por consiguiente que las cuatro nombradas, sean de todo punto tan iguales, que estudiando y comprendiendo la una, se comprendan las otras: antes al contrario, suelen ser tan opuestas que asemejándose en ciertos hechos generales, son en lo demás tan diferentes, como las que se llaman germánicas, slavas, teutónicas sajonas, que pueblan los puntos boreales de Europa.

Sin hablar de Italia que de seguro es la que reúne más circunstancias, para pretender con justicia la primogenitura en la familia latina cuenta nuestra vecina la Francia, además del elemento latino, con el germánico del cual manifiesta grandes muestras, con otros también dignos de notarse, y que se remontan á una prodigiosa antigüedad, como derivados de familias que poblaron en tiempos remotos vastas regiones europeas, por ejemplo los galos, ó por otro nombre celtas, según el dicho de Julio César. *Galia est omnis divisa in partes tres, quarum unam incolunt Belgæ, aliam Aquitani, terciam, qui ipso vnt lingua cælet, nostra Galli appellantur.*

Dejemos á un lado la Francia, Italia y Portugal, y hablemos solo de nuestra España que á ella solamente y á probar la gran parte que ha tenido en la civilización europea y en otras partes del mundo conocido ha tenido, va enderezado este artículo.

El mundo moderno casi puede decirse, nació al pié de la cruz. Tomamos esta fecha, porque nos gusta elegir como punto de partida, la gran revolución que varió por completo la faz del mundo, emancipando al hombre y á la mujer: al primero de sus pasiones, y groseros apetitos, á la segunda, del régimen de fuerza que la cohibía y sujetaba; y á los dos de las groseras divinidades y mentirosos dioses, que los engañaban reduciéndolos para oprimirlos y despreciarlos.

Poco á poco iban cayendo los ídolos; mejoraba la suerte desgraciada de los esclavos; el trabajo en vez de ser obra servil cobraba fuerza y honra, hasta llegar á ser el elemento principal de la riqueza, del bienestar, y con el tiempo el manantial fecundísimo del poder y grandeza de los imperios.

Pero el gentilismo tenía raíces profundas: la religión cristiana por medio de varones doctos y virtuosos que enseñaban la doctrina del Salvador del mundo, y sufrían con resignación heroica el martirio, lucharon contra los perseguidores en desigual batalla, pero ciertos de alcanzar la victoria; por medio del poder que descendía sobre ellos de lo alto. Fué esta la época de las persecuciones: fué también para los cristianos la de mayor gloria: la sangre de los mártires fecundó la tierra en la que se obraban tantos prodigios, y cuando Constantino dió la paz al mundo la tierra estaba ya tan preparada que no hubo que hacer otra cosa que coger abundantísima cosecha de frutos celestiales.

Pero llegó la hora: después de amagar un siglo y otro los bárbaros que del centro del Asia por los misteriosos é ignorados caminos, que hacía el Norte unen esta parte del mundo con la Europa, rompen de improviso las ténues barreras que los contenían, y se esparcen por todo el mundo romano. Atraviesan el Volga y el Don, el Danubio y el Rin: apacentan los ganados en las llanuras de la Lombardia y en las vertientes de los Alpes, plantan sus tiendas en los bosques de la Lorena, dan de beber á sus caballos en las aguas del Tiber, y en la corriente del Tajo y Guadalquivir.

No son ejércitos los que á paso acelerado cual enjambre de langosta visitan la Germania, con el nombre de hunnos, las Galias, con el nombre de francos, con el de godos la Italia, con el de visigodos la región ibérica, son pueblos, naciones y razas: vienen con las mujeres y los hijos. Un

grito de espanto dió la generación, testigo de aquella horrorosa catástrofe: afigliéronla todas las calamidades: la peste, el hambre, la guerra cebáronse las hordas inhumanas en las ciudades y en los campos: no había madres para hijos, ni amantes para amadas. Dios en su cólera castigaba en pocos días las abominaciones de muchos siglos, y el sacrificio de sus gloriosos mártires. En las termas de Diocleciano, bajo el arco de Tito, en los jardines de Lúculo se albergaban las familias de los Ripuarios. Empezaba un nuevo mundo, ó mejor dicho concluía el antiguo: ni había fuerzas para defenderlo, ni aliento siquiera para mirar atrás: no hay un Mário que detenga á los cimbros, ni un Cláudio que acabe con los godos.

Ya llegan, ya se siente el rechinar de los carros, ya se oyen los gritos de las mujeres: ya tiembla la tierra al galopar de los caballos. El 29 de Setiembre de 1409 fué cuando descendiendo de las alturas pirenaicas entran en la península ibérica, alanos, ripuarios, silingos, suevos, godos y visigodos.

Este pueblo, casi hasta hoy de incierto origen, sale de sus ásperas guaridas, de sus campos incultos, en su larga travesía lleva consigo los bienes que posee, esto es, sus armas y otros arreos de guerra. Nunca se ha ocupado en las tareas de la labranza, y solo tuvo hogar la tienda del pastor. Su vida es errante, su ocupación la del guerrero: apacenta numerosos rebaños, conduce multitud de carros á su hogar doméstico, su templo y su ciudadela. Cuando sale del país natal, lo hace ya con el propósito de abandonar los bosques, de salvar las invencibles barreras que encuentre al paso, de atravesar caudalosos ríos y las más escarpadas montañas: el pueblo godo occidental llega por fin á asentar sus reales en el Mediodía de Europa, desde las orillas del Garona hasta la desembocadura del Guadalquivir en el Océano.

Este pueblo bárbaro, sin ser latino fué el que más contribuyó al lustre y adelantamiento de los restos de aquella raza, que tan severa lección había recibido en la destrucción del imperio de Occidente. ¿Cómo la raza latina aun en su derrota, pudo mantenerse siempre creciendo, sujetar á los bárbaros, y ser señora y dueña de sus conquistadores? La fuerza moral de que disponía le dió alientos para gobernar ventajosamente á sus opresores; la religión cristiana le dió las armas poderosas que presta la civilización, para conseguir el triunfo sobre la fuerza material, y estos dos elementos consignaron la fórmula para obrar tales maravillas en la legislación. Causa primera: los códigos. Causa segunda: las guerras, las conquistas. Causa tercera: los descubrimientos de regiones ignotas y el consiguiente desenvolvimiento de los principios civilizadores. Nuestra España, pues, tiene la primacía sobre todas las naciones de Europa en estos tres importantes puntos.

Primero, la legislación. Dos hechos notables hay que examinar.

1.º A hacerse dueños los visigodos de la península española encontraron dos pueblos distintos en pugna constante, propia circunstancia de vencedores y vencidos: el antiguo pueblo ibero y el romano. Un tercero en discordia se presentó en la palestra á dirimir la contienda: y casi desde aquel momento, puede decirse, que estos dos pueblos no fueron ya mas que uno, al peligro común los dos se unieron: sino con la solidez de los que tienen un mismo origen, idéntica naturaleza, iguales tendencias al ménos con la que les obligaban á tener el trato y comunicación de tres siglos, y la natural resistencia á los incómodos y crueles huéspedes. Desde entonces fuera de los invasores, no existió más que el elemento romano en la Península Ibérica.

2.º hecho. El pueblo invasor quedó sometido al pueblo invadido y conquistado. Los pueblos bárbaros tienen esa propiedad: dueños ya del territorio, repartidos los bienes de los conquistados entre los conquistadores alcanzado ya el fin propuesto, se amoldan por completo y en poco tiempo á las leyes, usos y costumbres de la tierra: su ferocidad se convierte en mansedumbre; y á veces su energía en languidez, y al encontrar una civilización adelantada, como ellos carecen de tales medios de existencia y nada tienen que oponer á lo que encuentran, y no hay por consiguiente lucha posible, se someten voluntaria y gustosamente á los vencidos. Por eso los bárbaros adoptaron en tan poco tiempo, y sin repugnancia la religión cristiana: ¿qué tenían que oponer á las sublimes máximas del Evangelio? ¿qué teología era la suya, qué teogonía traían de las asperezas donde habían visto la primera luz? Ninguna. La espada á que adoraban como símbolo de guerra, adivinando allá en sus adentros, pero sin darse cuenta del porqué, que había un Dios de la guerra, que presidía las batallas, y disponía á su antojo de la suerte de los combatientes.

Ya cristianos los visigodos y romanos por la inflexible ley de la necesidad, sometidos al elemento religioso que fué su norte y guía, fundaron un imperio, y dieron leyes, y de ellas formaron una compilación, que por muchos siglos después sirvió á España, como regla del derecho, y norma de la jurisprudencia. Largo sería este pequeño trabajo; si descendiésemos á hablar de la virtud relativa de sus mandatos. Pero basta decir, que la sabiduría de aquellos obispos, triunfó de la ferocidad de los bárbaros, que al orden material substituyó el orden moral; que el poder

civil, en suma, triunfó del poder militar, y que este fenómeno, que aplaudimos, por lo que nos satisface y encanta, fué debido á la legislación, y ésta á la divina y civilizadora virtud del cristianismo.

El imperio de los godos sucumbió á impulsos de la desgracia que motivaron los errores, las faltas, y aun los crímenes de aquellos desatentados próceres. No fué pequeño error, el que concediendo al obispado el derecho de elegir los reyes y de ungirlos, echó sobre clase tan recomendable una inmensa responsabilidad. La experiencia vino á demostrar que nada hay contrario á un buen gobierno como una fuerte y exagerada teocracia, y que lo que se gana en autoridad y en la fuerza que esta proporciona, se pierde en la responsabilidad en que incurre y en el menosprecio que acarrea, un poder que por la santidad de sus atributos, debía estar separado por completo de todo contacto terrenal.

Era un contrasentido, y era además cosa perjudicial, ver á los obispos fallar exclusivamente sobre la causa de los reyes y en aquellos tiempos turbulentos la causa de los reyes, de su eleccion y elevacion al trono, era la causa de la usurpacion, del asesinato y del regicidio. Grave compromiso era para los obispos católicos defender, ungir con el óleo santo, á los usurpadores y regicidas. ¿Qué confianza, ni qué respeto habia de tener el pueblo á los obispos católicos, que en los primeros tiempos de los godos habia dulcificado sus costumbres y ahora, con la absolucion y la impunidad alentaban á los osados y ambiciosos, á tal punto de escalar el trono por ambicion y con felonía, aunque puestos bajo la proteccion de la Iglesia? Así aconteció. Witerico, Sisenando, Chindasvinto y Ervigio afearon su conducta con horrendos crímenes.

Pero si en virtud de tanta relajacion, de tanta perversion y alevosía aquel poderoso imperio, desapareció en el Guadalete de sobre la haz de la tierra, su obra inmortal sobrevivió á tan horrible catástrofe, y continuó por muchos siglos, sirviendo á la nueva sociedad que se levantó potente y orgullosa, para vengar la deshonra en una magnífica epopeya de siete siglos. ¿Qué fué entonces de la justicia? ¿qué de los tribunales? ¿qué de la Jurisprudencia?

La Edad Media, por más que en nuestros dias los sábios empleen sus vigilias en nuevos estudios, ayudados por las reglas de la crítica, por el constante trabajo de interpretacion de los documentos antiguos, siempre guardará sus arcanos, siempre reservará su parte misteriosa, siempre un velo denso nos ocultará la naturaleza de sus instituciones. Obligados á suponer, propensos á adivinar, llevados por el espíritu de escuela ó de secta, más bien que por el de observacion é imparcialidad, donde unos ven el origen de todas las libertades, otros ven el fundamento de todas las tiranías. Pero lo que no tiene duda es que la administracion de justicia participó de las tribulaciones, de las violencias, de las convulsiones de aquella sociedad. La unidad, fuente fecunda de perfecciones en las obras politicas, y de legislacion, desapareció por completo, la autoridad menoscabada, porque el principio en que descansa fué ó desconocido ó disputado; el poder débil ó nulo; dependiendo solo de la casualidad ó del azar de la fortuna en la guerra. La sociedad perdió su asiento; la anarquía, cobrando brios, cimentó su trono de confusion y fuerza sobre las instituciones y los hombres.

El Código visigodo resistió por mucho tiempo el general desconcierto, y sirvieron sus mandatos de ley y regla de justicia en los primeros tiempos de la reconquista. La autoridad de que disponia quedó mermaada andando el tiempo, pero siempre fué respetado y aun venerado su nombre, atendiendo á lo ilustre de su origen. ¿Nos equivocamos al decir que este fundamento de nuestra legislacion fué causa de que la raza hispano-latina se aventajase á todas las demás que tuvieron el mismo origen? Antes al contrario, pero sigamos y veremos todavía en la legislacion, testimonios más palpables, pruebas más irrefragables de nuestro doctrina.

En el periodo de la historia en que el sistema feudal cambia la faz de la Europa moderna, encontramos un hecho trascendental, porque atañe y regla la justicia, fundamento de toda sociedad y origen de todo derecho. Este hecho es el siguiente. La justicia no es una; no es esa virtud divina que no admite acepcion de personas, y que fundada principalmente en los preceptos del Evangelio, da á cada uno lo suyo, mirando solo á la igualdad de los hombres ante su inexorable tribunal. Habia, pues, una justicia para el hombre libre, otra para el esclavo; una para el magnate, otra para el plebeyo; una para el castillo, otra para la villa; una para el lego, otra para el clérigo; una para la corporacion, otra para el individuo. Aquí las pruebas de Dios, allí las declaraciones de los testigos: en unas partes el tribunal del Rey, en otras el de los señores: un mismo delito se castigaba con distintas penas: en suma, la justicia y el derecho seguian el sendero de la sociedad, en cuyo seno fermentaban intereses elementos y pasiones contrarias. Los nobles representaban el principio de la conquista, y si en el resto de Europa era una ficcion, ó cuando menos un recuerdo tradicional, en España era una realidad, pues á ellos estaba fiada la reconquista y no era poco la fé, habérselas con los moros diariamente en batallas, encuentros y algaradas. El poder real heredero

y formado á semejanza de la Monarquía Goda conservaba mucho de los bárbaros y algo oriental de los emperadores y tenia poco todavía de la monarquía moderna. Disputábase sobre los límites de su autoridad. La herencia no reconocida, y pasaba el poder de padres á hijos más bien por ficcion que por principio. El elemento eclesiástico influyente en la sociedad y tambien en el gobierno, aliado á veces de los grandes, pero siempre del pueblo.

D. Alonso el Sábio creyó que habia llegado el momento de amalgamar todas estas fuerzas sociales diferentes y aun contrarias: restablecer la unidad política administrativa, declarar el derecho hereditario de los reyes, sujetar á un fuero comun los próceres, someter á preceptos comunes á las ciudades y villas: invocó para tan grande obra, el auxilio de Dios, y se aprovechó de los consejos de los sábios. Tal fué el pensamiento de aquel Rey, que llevó la fama de su ciencia y de sus desgracias á todos los ámbitos del mundo.

Las Partidas, pues, el Código más famoso de la Edad Media, muy superior á todas las compilaciones de los pueblos bárbaros, incluyendo el Fuero Juzgo, y las Capitulares de Carlomagno. Sin hablar del mérito literario de este famoso Código, de su riquísimo lenguaje, tienen Las Partidas un mérito muy superior, á todo esto que podemos llamar pormenores ó accidentes de la obra. El Rey D. Alfonso abarcó con su gran talento cuantos conocimientos habia en su siglo, y ellos le sirvieron para llevar á cabo aquel trabajo gigantesco, que por una parte debía dar un golpe mortal al poder feudal de los señores acabando al mismo tiempo con la anarquía que trabajaba á las ciudades y villas, en los primeros comienzos y ensayos de su libertad. Enaltecer la dignidad real, sacarla de la tutela de los grandes, de la interesada proteccion de los comunes, y dándole la fuerza de que carecia, hacer del monarca el centro de la accion de toda la sociedad, esto era adelantar la historia dos siglos: llevar á felice cima en el siglo xiii, lo que pausadamente y con próspera fortuna terminó el siglo xv. En suma, hacer lo que el Rey se propuso era hacer una revolucion, no en el sentido progresivo, segun decimos en el dialecto extravagante de la política contemporánea, sino en el sentido retrógrado ó reaccionario, pues en vez de dejar correr sin límite por la pendiente que llevaba el individualismo germánico, se le enfrenaba por la nueva legislacion, y en vez de dar alas á la accion contraria, representada por la libertad corporativa, se la reducía á más estrechos límites.

Como en toda reforma, habia en esta un pensamiento justo, pero exagerábalo su autor: en el derecho privado la innovacion era legítima: poco bueno podia presentar en contra de la legislacion Romana, la recopilacion de las fazañas y albedríos de los ricos hombres, ni el variado y vistoso mosaico de los fueros municipales; pero en el derecho público, habia tradiciones respetables, costumbres y usos observados con placer y guardados con entusiasmo. Por eso la reforma, á pesar de llevar la sancion de los dichos y sentencias de los Santos Padres, los libros y saberes de los filósofos orientales, de los griegos y latinos, y por último, de la legislacion de Justiniano, y disposiciones de las Decretales, halló en la tierra castellana una resistencia tan vigorosa, que impidió á aquel Rey ver coronada en sus dias la monumental obra, dejando al cuidado de posteriores generaciones la recompensa de sus trabajos y la rehabilitacion de su memoria.

Pero la suerte estaba echada. Lo que no pudo conseguir el hijo de San Fernando lo consiguieron sus sucesores, nuevos tiempos, exigencias más apremiantes de la sociedad, que progresando anulaba unos elementos y sacaban otros del caos, dieron unidad á la legislacion, suavizando las costumbres y echando los cimientos de la sociedad moderna.

Las Partidas trajeron á España, antes que á ninguna otra nacion latina, la legislacion Romana y las Decretales, los famosos doctores italianos asistieron al Rey con sus consejos, y casi al mismo tiempo que la casualidad descubria en Amalhi, las obras inmortales de Justiniano, las reproducian en Castilla, la sabiduría de un gran rey y de atrevidos jurisconsultos. Y hé aquí de qué manera la nacion española, por medio de la legislacion, contribuyó por segunda vez al acrecentamiento y progreso de la raza latina.

Pero llegan los tiempos de los Reyes Católicos, tiempos de ventura y bienandanza, y en los cuales, la nacion llegó al más alto grado de esplendor y gloria en ciencias, artes y conquistas, como ninguna otra del continente europeo.

Pena y grima dá el considerar cómo se hallaba la nacion en la época de Enrique IV. Los grandes estragan la tierra, los Obispos y Príncipes de la Iglesia acaudillan bandos, y son parte de sangrientas parcialidades: la seña de los Concejos ostenta sus colores en continuos y feroces choques, pretendiendo cada cual mayor extension de su alfor, aumento de su fuero ó disminucion del pecho que pagan. Las leyes sin vigor, los tribunales sin fuerza, merinos y jueces, ó cómplices ó parciales en las contiendas. Y no debemos extrañarlo, ni hay tampoco que atribuirlo á causas que son más bien efecto de otras invisibles á los ojos del vulgo pero que no se escapan á los ojos del filósofo.

Una poderosísima institución había dominado en España, en Europa, por espacio de muchos siglos; sus raíces profundas, sus intereses muchos su poder ilimitado, pero á contar desde los tiempos de que hablamos, su decadencia visible anunciaba al género humano el destello de una luz que apareciendo en lejanos confines, é iluminando el horizonte como una benéfica aurora, había de disipar la lobreguez de aquella noche sin término, que los historiadores llamaban Edad Media. El sistema feudal acababa, y todos los sinsabores, todas las desgraciadas maquinaciones todos los ultrajes á respetables instituciones, todas las disensiones de los magnates, sus locuras, sus extravagancias, su impotencia misma, revelan al observador que ha llegado el fin: que aquellas convulsiones son las de la agonía, y que al terminar su vida dejaba encomendado el cuidado del imperio al rival feliz que de la nada se levantaba orgulloso á disputarle el lauro del triunfo, la palma de la victoria, no comprada á vil precio, no admitida de gracia, sino á costa de la fé perseverante, del asiduo trabajo de muchas generaciones.

Aun debemos examinar otros dos hechos puramente españoles, que tanto han contribuido á la civilización y engrandecimiento de la raza latina, á saber: 1.º La guerra con los moros, y los esfuerzos constantes contra la bandera de la media luna, que llevaba por todo el mundo la desolación y la barbarie; hecho famoso, incontrovertido y fecundísimo en resultados de toda especie; 2.º El descubrimiento de América, su conquista y civilización; pero esto será objeto de artículos posteriores.

ANTONIO BENAVIDES.

CUBA ESPAÑOLA

Cuatro años y medio van á cumplirse desde el funesto día en que la ingratitude, la ambición y el odio, unidos en nefando consorcio, levantaron en Yara el grito parricida de la separación de Cuba, atacando el secular edificio de la independencia española, y convirtiendo en un campo de discordia y de muerte las feracísimas comarcas de la perla de las Antillas.

Desde entonces, ¡cuánta sangre se ha vertido, qué cúmulo tan inmenso de riquezas se ha malgastado para sostener aquella inícuca idea! ¡Qué de medios criminales, qué de recursos maquiavélicos se han puesto en juego para conseguir su triunfo!

Los continuos y duros descalabros experimentados en los campos de batalla por las bandas insurrectas, convencieron muy pronto á los fautores del movimiento separatista que no bastaban sus hordas de bandidos y aventureros, reclutadas entre las clases más despreciables de la sociedad y dirigidas por jefes sin fé ni conciencia, para disputar la victoria á los aguerridos soldados de España: les hicieron comprender que si las condiciones del terreno y del clima les permitían eternizar una lucha sangrienta y estéril, burlando la persecución de nuestras tropas al abrigo de los bosques y pantanos, no por eso debían esperar arrancarnos por la fuerza de las armas aquel hermoso resto de nuestra antigua grandeza; pero tan tenaces en sus culpables propósitos, como poco escrupulosos en la elección de los medios convenientes para realizarlos, buscaron otros caminos más seguros y desde luego menos peligrosos de estorbar ó inutilizar los generosos esfuerzos hechos por la Metrópoli en defensa de sus provincias ultramarinas.

¿Quién no recuerda con indignación los trabajos realizados por el *laborantismo* para utilizar en provecho de su vergonzosa causa nuestras discordias políticas, y las preocupaciones ó la enemistad interesada y mal encubierta de algunos países extranjeros? ¿Quién no ha visto en muchos de los sucesos ocurridos desde la revolución de Setiembre acá, los hilos de la red que los filibusteros tendían cautelosamente y en silencio?

Ora el resultado de esos ocultos manejos se hacía visible bajo la forma de un conato de separación en las siempre sumisas provincias oceánicas, que distrajesen la atención del Gobierno y le obligase á dividir sus cuidados: ora tomaba el aspecto de una insurrección armada en la Península, que estorbase el envío de los refuerzos preparados para marchar á Cuba: ora el dereformas políticas y sociales, inoportunamente reclamadas bajo el hipócrita aspecto de la consecuencia revolucionaria por hombres de antecedentes separatistas, y ciegamente defendidas por otros á quienes extrañaba la pasión de partido y el desconocimiento de la localidad y de las personas: ora, en fin, revestía el carácter de reclamaciones diplomáticas y complicaciones internacionales humillantes para la dignidad de España, que la colocaban en el compromiso de sacrificar sus derechos ó arrostrar las consecuencias de una guerra extranjera.

Ninguna nación se ha visto más combatida, más acosada por influencias exteriores y elementos interiores conjurados contra la dignidad de su territorio, que lo ha sido la nuestra en estos últimos años para obligarla á desprenderse de la codiciada Antilla en provecho de intereses

bastardos é ilegítimos; pero tampoco—digámoslo para consuelo de nuestras desdichas y en vindicación de los cargos que constantemente se nos dirijen—ninguna acaso hubiera logrado salvar con tanta ventura ese cúmulo de dificultades sin más defensa que el entusiasmo patriótico de sus hijos, ante el cual se han estrellado todo género de maquinaciones y de iniquidades.

Porque después de cuatro años y medio de una actividad febril para el mal y de una inventiva diabólica, ¿qué han conseguido los apóstoles del separatismo, los eternos enemigos del nombre español en América, con sus Juntas cubanas en los Estados-Unidos, con sus expediciones filibusteras, con sus periódicos subvencionados en todos los países de Europa, con sus defensores en las Cámaras de Washington y de Madrid y con sus esfuerzos para introducir la división y la desconfianza entre los mantenedores de la integridad de Cuba y los gobiernos de la Península? Nada, absolutamente nada que favorezca sus proyectos, ni los permita abrigar esperanzas fundadas de que lleguen á realizarse. Es verdad que la sangre sigue corriendo á torrentes en los campos de la infortunada isla, y que no se ve próximo el día de concluir con los restos de bandolerismo que profanan en la manigua el santo nombre de independencia; es verdad que el humo del incendio y los escombros de la destrucción señalan hoy los lugares que antes ocupaban poblaciones florecientes y riquísimas fincas: es verdad que la industria cubana se halla casi agonizante, el comercio paralizado, y el crédito público gime bajo el peso de una deuda cuantiosa que hace más dura de sobrellevar la depreciación de todos los valores; pero también lo es que en cambio de esos daños materiales, baldon eterno de sus autores y prueba clara de lo que significan en su boca libertad y patriotismo, se ha realizado un hecho de tan altísima importancia para el porvenir de las Antillas como lo es el de haberse estrechado los lazos que les unen á la Metrópoli, despertando en los españoles de ambos lados del Océano un espíritu de fraternidad y una comunidad de ideas, que bastan por sí solos para compensar aquellos males y alejar la inminencia del peligro.

Dos sucesos bastante recientes y significativos demuestran la exactitud de este aserto.

Cuando á fines del año de 1872 un gobierno mal aconsejado se propuso plantear en Puerto-Rico varias reformas que por su índole podían comprometer la tranquilidad de esta isla y la conservación de ambas Antillas la opinión pública se declaró unánime en la Península contra ellas, y personas de todas las clases de la sociedad, de todos partidos políticos que nos dividen, incluso alguno perteneciente al que entonces ocupaba el poder, se adhirió á la *Liga nacional* formada para defender la integridad del territorio de los riesgos con que la amenazaban aquellas inconvenientes medidas. En todas las provincias se formaron comités para propagar la idea, y se nombraron comisiones que viniesen á Madrid á trabajar en su apoyo; llovieron reclamaciones y protestas sobre las Cortes y el gobierno pidiendo la suspensión de las proyectadas reformas; y aunque la proclamación de la República, sobrevenida antes de que se aprobasen, parecía favorecerlas hasta cierto punto, la influencia de la opinión pública fué tal, que se acudió por fin á una fórmula conciliatoria y de transacción que dejan á cubierto los intereses amenazados á costa de la integridad de los principios reformistas. De un modo tan patente demostró España en cuanto tiene la salvación de sus provincias de Ultramar, y cómo es capaz de quebrantar por ella esa especie de atonía, esa indiferencia política de que no consiguen sacarla ninguna clase de consideraciones y que es acaso el origen de sus mayores desgracias.

Pues bien: antes de cumplir un año de ese notable acontecimiento, la captura del vapor *Virginus*, que desde el principio de la guerra se dedicaba á conducir á Cuba expediciones filibusteras organizadas en los Estados-Unidos, dió lugar á una grave cuestión con el Gobierno de este país. La actitud adoptada por la República cerca del Poder ejecutivo de la República española, y las exageradas reclamaciones formuladas en su nombre, hicieron considerar inminente un rompimiento de hostilidades, precisamente en ocasión en que España poco ó nada podía hacer para defender á las Antillas de los ataques Norte-americanos, puesto que ocupadas gran parte de las provincias del Norte y Levante de la Península por las partidas carlistas, enseñoreada la insurrección cantonal de Cartagena y los mejores buques de la escuadra, inseguro el orden y sin acabar de reorganizar el ejército, apenas contaba el ministerio presidido por el Sr. Castelar con elementos bastantes para impedir la desmembración que nos amenazaba. Y sin embargo, nada bastó para entibiar el ardiente españolismo de nuestros hermanos de Cuba, ni para hacerlos vacilar ante las sugerencias del egoísmo; y aquellos hombres que después de cuatro años de sacrificios y penalidades se veían expuestos á tener que arrostrar solos todo el poder del coloso del continente, se apercibieron con valor á la lucha, facilitando recursos para formar ejércitos, armar escuadras y apercibir medios de defensa capaces de resucitar en el seno del Atlántico los recuerdos de Numancia y Zaragoza.

¿Qué significan esos dos hechos, verdaderamente extraordinarios en

la historia de los pueblos, y que tal vez no hubieran tenido lugar antes de la insurrección de Yara? Significan que las consecuencias de esta han sido contraproducentes: que el separatismo, lejos de haber adelantado ha perdido mucho terreno en los cuatro años que lleva de hacernos una guerra incansable; y que hoy, como antes de 1868, y más si cabe que entonces, Cuba es y seguirá siendo española, porque no puede suceder otra cosa sin faltar á todas las leyes históricas, á todas las leyes filosóficas, á todas las leyes morales, y al instinto de conservación que tan poderosamente influye en el destino de los pueblos.

Hé aquí lo que han echado en olvido y no han querido tener en cuenta los separatistas al procurar la segregación de Cuba del imperio español, sin poder sustituir ese estado de cosas más que con la constitución autonómica de la grande Antilla como república independiente, ó con su anexión á los Estados-Unidos, soluciones ámbas que ó son imposibles materialmente, ó no responden á los deseos legítimos y á las justas aspiraciones de cuantos cubanos examinen el asunto con entera imparcialidad y completa buena fé.

Respecto de la primera; que es la que ostensiblemente se busca por medio de la guerra actual, sin embargo del absurdo y del contrasentido histórico que envuelve el que españoles por su raza, por su origen inmediato, por sus creencias, por su idioma y por sus costumbres se consideren extraños á la nacionalidad española, y califiquen los lazos que les unen á la madre patria de cadenas del servilismo y de conquista está demostrado con inflexibilidad matemática que se oponen á ella dificultades insuperables, cuya certeza no se puede negar y cuyas consecuencias es forzoso reconocer. La población criolla de la isla de Cuba representa próximamente una cuarta parte escasa de la totalidad de sus habitantes, algo más de otra cuarta parte la forman los peninsulares y sus familias; y el resto le componen los hombres de color, libres y esclavos, procedentes de las razas asiáticas ó africanas. Suponiendo, y es mucho suponer, porque los hechos acreditan lo contrario, que todos los primeros sean partidarios de la separación, ¿bastan para hacer preponderar su idea y constituir una república respetable y ordenada? ¿No sucedería naturalmente que eliminado el elemento peninsular, la preponderancia recaería por medio del sufragio y hasta de la fuerza bruta en las razas de color, y que la grande Antilla se convertiría en una cosa análoga á las repúblicas de Haití y Santo Domingo, incapaz de labrar su felicidad y de resistir á las codiciosas miras de sus vecinos del Norte? Pues véase como la independencia cubana es una utopía irrealizable que no marca progreso alguno positivo, ni puede satisfacer como fin de la separación á los hombres pensadores que quieran sinceramente el bienestar y el adelantamiento de su país.

En cuanto á la anexión á los Estados-Unidos, que es la verdadera tendencia de la insurrección que aun se agita en la manigua, según lo declaró el manifiesto publicado en *El Emigrado* de Nueva-Orleans de 19 de Agosto de 1872, y lo corroboran las simpatías encubiertas que ha encontrado siempre en el gabinete de Washington, lejos de producir los mismos efectos, es creíble que convirtiera á la grande Antilla en la isla más fértil y rica del mundo, como aseguró Mr. Buchanan haciendo el panegírico de aquella idea; pero no serían ciertamente sus habitantes los que aprovecharían esos beneficios, entonces que verdaderamente se hallarían sometidos y subyugados por una potencia extranjera.

La raza anglo-sajona es de carácter absorbente y reúne condiciones de energía y vitalidad muy apropiadas para arraigar la dominación allí donde llega á sentar la planta. Inundada Cuba desde el momento que se verificase la anexión por un número considerable de extranjeros, que atendida la diferencia de su religión, lengua y costumbres, no llegarían á fundirse jamás con los antiguos habitantes de origen latino, y que representarían la parte más industrial y productora de la nueva población, ¿no es evidente que se perdería muy pronto para los cubanos, alejados del gobierno y de los puestos oficiales por la ley de las mayorías? Pues este peligro, señalado ya por distinguidos escritores americanos de muy distintas opiniones, y que hace patente el ejemplo de lo sucedido en los Estados de procedencia española que forman parte de la Unión obliga á rechazar como perjudicial á los intereses de los mismos separatistas un camino que ha de producirlos tan funestos resultados.

Sí, pues, no hay salvación posible, ni ventaja positiva, los que quieren separar de España á sus provincias de Ultramar, en ninguna de las dos soluciones que necesariamente seguirían al triunfo de su causa, ¿cómo pretenden representar el espíritu del país, ni contar con el incontrastable apoyo moral de la razón y la justicia? Más previsora y más prudente la generalidad de sus conciudadanos rechaza sus absurdas excitaciones, y volviendo la vista á la madre patria, busca en la unión íntima de sus comunes intereses y en la realización de anotadas reformas, que ya hubieran tenido lugar sin la punible conducta de los insurrectos, el medio de vencer las dificultades presentes y de llegar en el porvenir á la realización de sus brillantes destinos como parte integrante de España.

Convénzanse de ello los ilusos y mal intencionados, y pleguen para siempre una bandera que solo les ha servido de elemento de destrucción y de muerte, porque Cuba es y no puede dejar de ser española sin apartarse de la senda de la civilización, ó renunciar á su verdadera autonomía para someterse al dominio de una raza extranjera, y renunciar á la misión histórica que como centinela avanzado de los pueblos latinos la comprende en el hemisferio americano.

LA RAZA LATINA

VII (a)

La imaginación del hombre de los bosques de la Germania, esa facultad activa, eco y espejo á un mismo tiempo de la naturaleza que le rodea, se llenó de preocupaciones, de fantasmas y de grandeza; á medida que los Bárbaros emigraban hacia el Sud, abandonando las regiones sombrías y tempestuosas del Septentrion, perdían la idea del culto paterno, inherente al clima que habitaban; el cielo despejado no les mostraba ya en las nubes las almas de los héroes que habían muerto no atravesaban á la pálida luz de la luna, los desiertos, los valles solitarios, y no percibían á su espalda los pasos lijeros de los fantasmas, las sombras irritadas no se apoderaban al pasar de la copa de los sauces el meteoro luminoso no se detenía ya en la orilla del azulado torrente la niebla de la tarde no encubría ya las torres, ni el viento de la noche silbaba en las salas abandonadas por los guerreros, ni el vendaval del desierto agitaba la marchita yerba, ni suspiraba alrededor de las cuatro piedras musgosas; la religión de estos pueblos habíase desvanecido con las tempestades, las nubes y los vapores del Norte (b).

El Godo, el Franco, el Vándalo sorprendieron al Romano embesado con las delicias de la vida, embriagado de placer, y risueño por el dulce recuerdo de lo pasado. ¡Triste y único patrimonio que nos lega el tiempo! Así es que la soberanía imperial se escapa como una ilusión, y el látigo y la framea del salvaje reemplazan á las fascas del Pretor y á la espada del Legionario, el imperio romano desapareció por sus propios excesos.

De aquellos pueblos, mientras los Godos al mando de Alarico saqueaban la capital del antiguo mundo, vinieron á España después de haber devastado las Galias, los Suevos, los Vándalos y los Alanos.

Los Alanos, pueblos de raza escítica, habían habitado al principio entre el Ponto Euxino y el mar Caspio; luego extendieron sus conquistas desde el Volga hasta el Tanais, y penetraron por un lado hasta la Siberia, y por otro hasta la Persia y la India. Invadido su país por los Hunos, procedentes de las fronteras de la China, una parte de ellos se refugió á las montañas del Cáucaso, donde conservó su independencia y su nombre; otra parte avanzó hasta el Báltico, donde se asoció á las tribus septentrionales de Alemania con los Suevos, los Vándalos y los Borgoñeses contra los Godos.

Los Vándalos, que se cree pertenecen á las razas puramente germánicas, habían habitado todo lo largo de la costa septentrional, desde la embocadura del Vístula hasta el Elba. Habían hecho ya algunas invasiones en el imperio y también habían peleado contra los Godos. Los Suevos habitaron cien cantones del interior de la Germania desde el Oder hasta el Danubio. Los Godos, á quienes más nos importa conocer, eran como los Alanos, originarios de Asia, comprendidos bajo el nombre genérico de Septas ó Getas. En sus trasmigraciones habían pasado á la Escandinavia, que Jornandes supuso equivocadamente haber sido el país natal de los Godos. Sin que se haya podido fijar todavía la época cierta de cada emigración antigua de las tribus góticas, hallábanse ya en los primeros siglos de la Era Cristiana, dos pueblos de Godos, el uno en las costas del Báltico, y el otro el Tanais y el Danubio en los confines de Asia y Europa. Raza asiática en las costumbres, como los Alanos y los Hunos; Germánica en la lengua como los Suevos, los Francos y los Sajones, dividíase la nación en dos grandes tribus, y denomináronse por la diferente posición que ocupaban, los unos Ostrogodos ó Godos orientales, los otros Visigodos ó Godos occidentales (*Ost-Goths*) y (*West-Goths*), separados por el Dnieper (*Borysthenes*) (c).

La conquista de España por los Godos es un gravísimo suceso digno del prolijo estudio que haremos en las páginas de nuestra Revista porque sus leyes son aún nuestras leyes, sus monarcas el tronco de la monarquía que imperó hasta la Revolución de Setiembre de 1868, su

(a) Véase el número anterior de nuestro periódico.

(b) J. L. S.

(c) Fornand de reb. get. Procop. De bell. Vandal. Aum. Marcell. His. San Isid. His. Got. Tacito. De mor—German. Idat. Ghron. Aschbae. Geschichte der West. Gothen. Memor de la Academia de la Hist. tomo 1.º.

religion, la que profesa la mayoría de España y demás pueblos de la *raza latina*, y en suma todos los principios esenciales de aquella constitucion se conservan vivos en la edad moderna, salvos los cambios introducidos como una necesidad en el orden de los tiempos. Mas para determinar con alguna precision la índole del pueblo conquistador, á falta de documentos explicitos relativos á su carácter, leyes y gobierno acudiremos á las fuentes más altas de la historia comun á todas las naciones germánicas, sin cuyo auxilio nos seria imposible ilustrar el asunto.

Si fijamos nuestra atencion en los elementos de civilizacion de la raza europea, observamos que la raza latina puede ostentar orgullosa los títulos originarios de su conquista, revueltos y confundidos en medio de las ruinas y escombros del imperio romano. En las páginas de la historia de la civilizacion europea, aparece demostrada la diferencia, la lucha constante, el carácter peculiar y distintivo de esa misma civilizacion. Tan luego como se dirige una mirada sobre la época primitiva de nuestra historia, se descubre un hecho que nos sorprende por hallarse al parecer en contradiccion con lo que acabamos de decir. Respecto de este punto, observa muy acertadamente Mr. Guizot, que si tratamos de investigar las ideas que se han formado el comun de los hombres sobre las antigüedades de la Europa moderna, observaremos que los diversos elementos de nuestra civilizacion, los principios monárquicos, teocráticos, aristocráticos, democráticos, todos pretenden haberles pertenecido originariamente la sociedad europea. Ya revolveremos todo cuanto se ha escrito, examinaremos cuanto se ha dicho sobre ese punto, y veremos que todos los asuntos por medio de los cuales se han querido explicar el origen, las causas primordiales, los primeros pasos de la Europa moderna en la carrera de la civilizacion, todos sostienen el predominio exclusivo de uno ú otro de los elementos. Estudiaremos las diferentes escuelas que se disputan la preeminencia respecto al fundamento de la idea civilizadora, examinaremos las ideas fundamentales en que Mr. Brulainvilliers, que se halla al frente de los publicistas partidarios de la organizacion feudal quien pretende con todo ahinco que despues de la caída del imperio romano fué la nacion conquistadora convertida en cuerpo de nobleza, la que se apoderó de todos los derechos, la que reunió todos los poderes, y que la organizacion aristocrática es la forma primitiva, la única verdadera y efectiva de la Europa antigua; veremos tambien lo que nos dicen los publicistas monárquicos, y si efectivamente los monarcas germanos fueron herederos de todos los derechos de los emperadores de Roma: examinaremos las opiniones de la escuela de los publicistas liberales, consultando al efecto al Abate Mably, y oiremos las razones y títulos que por cima de todas las pretensiones monárquicas, aristocráticas y populares alega la escuela teocrática. Por el momento solo podemos indicar que en medio de la simultaneidad de tan opuestas pretensiones, descúbranse dos hechos de la más alta consideracion; el primero es el principio, la idea de la legitimidad politica, idea que ha representado un papel importante en la carrera de la civilizacion europea; el segundo es el carácter peculiar y verdadero del estado de la Europa bárbara, de esa época que nos ocupa en estos instantes.

No teman nuestros lectores que al aparecer hoy en el estadio de la prensa, alentados por el propósito firmísimo de defender los fueros de la *raza latina* vayamos á permitir que se deslicen de nuestra pluma los gemidos comunmente destinados á deplorar la caída de la grandeza latina. Defensores de la raza latina en todas sus manifestaciones, nos reservamos sostener todas sus conquistas y derechos al preeminente lugar que le corresponde hoy en la civilizacion moderna, pero sin faltar á la verdad histórica. La historia en la catástrofe de la caída del imperio romano ofrece una leccion severa, lo mismo á los pueblos de origen germano que de origen latino; aquel acontecimiento es la agonía en que languidece por espacio de diez siglos el imperio de Oriente, y nos dá la clave de lo que hubiera acontecido al imperio de Occidente á haber seguido subsistiendo.

Tampoco atribuimos únicamente á los ataques de los Bárbaros su caída. Despues de haber comenzado desde el tiempo de César y de Augusto, le amenazaron durante cinco siglos sin encenarlo en tanto que las causas interiores no hicieron inevitable una catástrofe, de que la *invasion bárbara* fué ocasion solamente. Roma pereció por sus propios excesos. ¡Qué cúmulo de consideraciones no ofrece su caída! ¡Qué recuerdo, qué leccion tan profunda no envuelve para todos los pueblos de la moderna Europa, y muy particularmente para los de origen latino la caída del imperio romano! Ojalá que las profundas lecciones de la historia no pasen desapercibidas en estos solemnes momentos en que los descendientes de los antiguos germanos pretenden una nueva invasion en los estados de la raza latina, entrando, si es necesario, por la Alsacia y la Lorena, arrancadas á Francia, y que bien pudiéramos considerar como las modernas Termópilas!

¿Qué vemos en Roma durante los últimos tiempos? Un Fausto afeminado sobre el trono; usurpadores disputándose de continuo las provincias

sin saber proveer á su defensa; los negocios públicos en manos de esclavos, de extranjeros, de favoritos y de eunucos: cortesanos, ocupándose únicamente de intrigas; obispos en pugna, y autores de cismas; generales Bárbaros á la cabeza de ejércitos compuestos de Bárbaros; magistrados buscando solícitos como en un refugio algunos vestigios de poder y de riqueza; una plebe ignorante, sin costumbres, de todo punto inhábil en el ejercicio de las armas, que agobiada por el infortunio, no es ya exigente, y aguarda siempre del porvenir lo que no le es dado proporcionarla que derroca en un arrebato de odio, frecuentemente injusto á aquellos á quienes ha encumbrado al trono en un instante de entusiasmo inconsiderado é indiscreto; una plebe, en fin, caída en aquella postracion de alma, que nace de la servidumbre y de la persistencia de los males, que contempla impasible la organizacion para sustraerse á los padecimientos que la asedian por todas partes, mira con júbilo los peligros transitorios de la guerra (a).

Tal era el estado moral de la nacion que tuvo frente á frente á los Bárbaros, muchedumbre inmensa, dotada de singular denuedo, animada exclusivamente del espíritu belicoso, rica de virtudes domésticas mezcladas con los indispensables vicios engendrados por la fuerza. Si consultamos el paralelo que César Cantú y otros historiadores hacen entre el Romano y el Bárbaro, no nos admirará el contraste que se advierte entre caudillos en la flor de sus años, elegidos únicamente por el mérito de sus personas, y Augustos inactivos y holgazanes; entre las asambleas celebradas á cielo raso, y las tenebrosas intrigas de los consejos romanos; entre ejércitos compuestos de soldados desnudos, intrépidos, y tropas venales que abandonaban las fatigas y tenían horror á los peligros. Recuerden hoy España, Francia, Portugal, Italia y Bélgica, recuerden sus gobiernos las verdaderas causas que produjeron la caída del imperio romano, no olviden para el porvenir que se vislumbra, dada la actual política de Alemania, cual era el anhelo de adquirir una patria que aguijaba á los Germanos, así como en los últimos tiempos los Romanos se cuidaban ya muy poco de esforzarse en defensa de la suya. Para infundirles aliento tenían los unos las promesas de una religion sanguinaria que recompensaba la cruel matanza con una eternidad de delicias; dividíanse los otros entre un culto anticuado y voluptuoso que perecia por instantes, y una fé nueva, cuyo reino no era de este mundo y que enseñaba á presentar una mejilla despues de haber recibido una bofetada en la otra. Vivian los Germanos bajo una vigorosa organizacion de tribus, habiendo perdido los Romanos el patriotismo, ya no poseian ningun manantial de energía. Sencillo y rápido era el gobierno de los primeros, el de los otros se hallaba depositado en manos de los agentes del fisco y de los legistas, que semejantes á los vampiros solo tenían fuerza para chupar la sangre del pueblo. Entre los Bárbaros, las mujeres excitaban la bravura y empujaban á belicosas proezas; en las naciones cultas segregaban ellas de los negocios públicos á los hombres; á veces hasta hacian traicion á su país, como aconteció con la mujer de Estilicon que llamó en su ayuda á Alarico, con Honoria que quiso entregarse á Atila y con Eudoxia que trajo á Roma á Genterico.

De las ruinas y escombros del imperio Romano debia nacer la Europa moderna, y cuando se medita sobre su grandeza, se siente el pensamiento arrebatado á lo infinito, que es el secreto de las grandes y profundas melancolías.

Al apartarnos de Roma, séanos lícito saludarla respetuosamente y tributar á la ciudad eterna un recuerdo cariñoso, porque desde la infancia nos hemos educado. Nos dan á estudiar su literatura magestuosa llena de grandezas, é historiadores que, idólatras de tantos prodigios sin tener en cuenta lo que es ó no justo, exajeran las virtudes y justifican los desafueros, emiten ideas falsas é inhumanas sobre la libertad, la gloria y el derecho de conquista, se nos induce, acto continuo, á meditar sobre aquella legislación que causa todavía asombro despues de tantos adelantos en la ciencia del derecho y de la jurisprudencia, estamos rodeados de admirables vestigios de aquella civilizacion todos, especialmente los pueblos de la *raza latina*, quienes consideramos como una gloria nacional la magnificencia y los triunfos de aquellos que tienen costumbre de llamarnos antepasados.

No es, pues, extraño que nos cueste trabajo desprendernos de juicios aceptados sin discusion y convertidos en sentimientos, apartarnos de aquellas ilusiones; y sustituir á bellas frases los hechos en toda su desnudez, al brillo la justicia, á la gloria la humanidad.

Nosotros, hijos de la *raza latina*, llenos de fé y de esperanza en los progresos que hace el género humano aprendiendo y mejorándose siempre, tenemos el sagrado deber de propagar y reconocer públicamente la inmensa parte que cupo á Roma en los progresos realizados por nuestra especie. Al hacinamiento de los concejos sustituyó la idea de nacion, á

(a) Para corroborar nuestras apreciaciones léase la manera que Salviano D: *Cut. Dei*. V. 5. S. emplea para describir la decadencia del imperio romano, y la mayor parte de los historiadores.

las dinastías de reyes la de un pueblo, rey; derribó mil barreras que aislaban las poblaciones; aproximó civilizaciones muy diferentes, á fin de que la una se aprovechara de la otra; preparó el tiempo en que debía sucederla una dinastía de naciones, reinando no ya por la fuerza sino por la inteligencia.

No estaba predicha por las Sibilas, la necesidad de este cambio, ni lo columbraban los filósofos ni los hombres de Estado; lejos de eso se irritaban contra los cristianos que la predicaban, y Roma moria persuadida de su inmortalidad; moria por la fuerza, ella que por la fuerza habia vivido.

Moria, si bien dejando al porvenir un legado inmenso. En todas las comarcas de Europa, á donde habia podido llegar, quedaron convertidas en focos de civilizacion las ciudades que habia fundado. Estas fijaron primeramente en el terreno la oleada de los Bárbaros; más tarde se hallaron con los obispos y los comunes en aptitud de resistir á la feudal tiranía. ¡Véase de cuán distinto modo acaecieron las cosas en Polonia y en Escocia, donde no hubo ciudades romanas! Su literatura quedó como objeto de estudio al lado de la literatura nacional y sirvió para formar la educacion de los nuevos pueblos europeos; todos ellos experimentaron su influjo, y muy especialmente aquellos que quisieron reconocerlo ménos. El Homero de la Edad Media se hizo guiar por Virgilio en su maravilloso viaje. Su idioma sobrevivió y sobrevivirá; sus leyes subsistirán siempre.

Roma encontró al mundo dividido en municipios sin unidad ninguna; sofocó su individualidad agregándoselos á ella; pero los organizó por medio de la administracion. Cuando vino á disolverse, continuaron viviendo aquellas instituciones, aunque reducidas á la simple administracion ciertamente; pero mezcladas más tarde á los elementos septentrionales y modificadas por las inmunidades eclesiásticas, produjeron los concejos de la Edad Media y la época más gloriosa de Italia. Hasta la misma Roma conservó como herencia la idea de un poder central, poniéndolo todo en movimiento; se perpetuó parte en la administracion que no tuvo mudanza, parte en los recuerdos. Aspiraron á imitarla los pueblos admiradores suyos, sin poderla igualar nunca; por ella renació en tiempo de Carlomagno un imperio cristiano, y á ella fué debido que los legisladores del estado llano pudieran oponer la fuerza de un poder supremo á las usurpaciones sin freno de las jurisdicciones feudales.

Viene la larga lucha del mundo oriental, el mundo cristiano y el mundo septentrional, el cristianismo, el helenismo, la filosofía, la barbarie. Pero herido en el corazon el helenismo, se esfuerza vanamente para regenerarse, admitiendo lo mejor que encuentra en su adversario; tronco carcomido que no refrigera el rocío del cielo y que semejante al upas derramaba una mortífera sombra sobre todo sentimiento de amor y generosidad, no podia recibir el ingerto del olivo, destinado á vivificar el mundo.

Ya el imperio de Occidente ha sido invadido por los Bárbaros y el arrianismo: la Italia en poder de los Herulos Arrianos; la España en el de los Suevos y Visigodos Arrianos; la Galia, ocupada en parte por los mismos Visigodos y los Borgoñoses, también arrianos, y por último, las fértiles provincias del Africa en el de los devastadores Vándalos. El Imperio estaba desmembrado; tocaba á su fin la civilizacion romana, y las nuevas naciones establecidas sobre sus ruinas habian abandonado el solo principio que podia salvar el mundo. Despues, cuando el polvo que se levantaba de los piés de tantos ejércitos y de las ruinas de tantos monumentos, cayó; cuando se desvanecieron los torbellinos de humo que despedian tantas ciudades abrasadas; cuando apagó la muerte los gemidos de tantas víctimas; cuando el estruendo de la caída del coloso romano cesó, entonces se descubrió una cruz, y al pié de ella un mundo nuevo. Algunos sacerdotes con el Evangelio en la mano, sentados sobre ruinas, resucitaron la sociedad en medio de las tumbas, así como Jesucristo volvió la vida á los hijos de aquellos que habian dado fé á sus palabras.

En los primeros siglos, despues de la destruccion del Imperio, los Bárbaros estaban agitados de la fiebre de establecimientos y conquistas. Europa no tenia una existencia sólida, los conquistadores un asiento seguro, ni los vencidos se resignaban todavía, sin murmurar, á su dura esclavitud.

Los Visigodos, los Hunos, los Vándalos, los Herulos, los Ostrogodos, unos despues de otros se apoderaron de la Italia, que á su vez fué reconquistada por Belisario Narsé, hasta que este llamó á su seno á los Lombardos que la conquistaron toda, dejando á los Emperadores de Oriente Rávena, Roma y algunos puertos de mar.

Reunidas estas ciudades, compusieron el Exarcado á últimos del siglo vi; á principios del vii esta sed de conquistas pasó de Europa al Oriente, en donde la espada de Mahoma lo sujetaba todo á su poder. A principios del viii principia una nueva era, porque los Pontífices son reconocidos como soberanos de Italia, y la corona imperial brilla en las sienas augustas de Carlomagno, es decir, que apenas se constituye la sociedad cuando la inteligencia sube al trono en medio de las aclamaciones de dos pueblos.

Carlomagno es el coloso de la Edad Media; jamás existió hombre ninguno tan completamente grande como él; apareció en el mundo y sobre el trono, cuando el trono era un nombre y cuando el mundo era un caos. Él convirtió aquel nombre en un poder, y abarcando al mundo con su vasta inteligencia, arrojó en su seno el germen de la reorganizacion social. El Cristianismo para imprimir en las sociedades el sello de su accion civilizadora, necesitaba de una espada; Carlomagno para constituir una sociedad necesitaba de una idea. Cuando el génio del Cristianismo y el génio de Carlomagno se avistaron en el Capitolio, Carlomagno se encontró en posesion de su idea y el Cristianismo en posesion de su espada.

VIII

Parecia que Carlomagno habia fijado un término á la vida errante de los europeos apegados desde entonces al territorio y acumulados en la unidad de un vasto imperio, fundado con tanta habilidad y esmero. Sin embargo, ocasion tendremos de demostrar en las páginas de nuestra Revista La Raza Latina, como se desmoronó su obra y no se modificó el edificio por una fuerza exterior; porque si se precipitan sobre el imperio los Eslavos, los Húngaros, los Sarracenos, son atajados en todas partes; se repele á los Normandos y se establecen en un rincon de la Francia; su actividad inquieta cesa allí de ser amenazadora para amoldarse á la vida social.

No se puede decir que lo minarán disensiones intestinas, porque nunca fueron tan encarnizadas como las de los Merovingios. El uso de repartir los estados entre los herederos, contribuyó sin duda á su ruina; pero era inherente al sistema germánico, porque no se descubre vestigio de este entre las naciones góticas, cuyas costumbres se habian modificado en sus largas emigraciones; y algunos de los sucesores de Cárlos fueron príncipes valientes y dignos de ocupar el trono. De consiguiente, la caída del imperio debe atribuirse más bien á que Carlomagno habia extendido demasiado sus conquistas, para formar con naciones de origen y de civilizacion diferentes, una unidad violenta, que nunca puede redundar en provecho de los pueblos, amontonados y no mezclados. En efecto, apenas la Germania fué convertida y constituida en un solo cuerpo, halló que era superior á las demás partes del imperio, y no pudo permanecer sumisa á un rey lejano. Emancipada Italia de los Bárbaros, conoció que era una nacion, y aspiró á serlo realmente, aunque su poder no correspondió á su voluntad. Francia estaba cansada de obedecer á una familia que nunca olvidó su origen alemán. Las guerras y el desmembramiento del imperio resultan, pues, de la necesidad que experimentan los pueblos de recuperar su nacionalidad.

Sin embargo, se desarrollaron las semillas echadas por Carlomagno en un sentido diferente del que habia previsto. Quiso la unidad imperial, y esta se rompe; quiso la armonia de los poderes espirituales y temporales y están en lucha; por último, otorgó por privilegio inmunidades á ciertos beneficiados legos y eclesiásticos, y se hacen generales. De modo que el reinado de Carlomagno constituye una transicion entre la barbarie y el feudalismo. Aspiró á reprimir la tendencia aristocrática, á reconstruir en Europa un gran poder tan vigoroso como era preciso para moderar todas las ambiciones y sujetarlas á una dominacion común: sin duda lo hubiera conseguido, si no hubiera pretendido reunir pueblos diferentes en origen, intereses é idioma. Pero no vió mas que eclesiásticos ó soldados, y de aquí resultó que se consolidó el poder de los primeros, y que la trasmision de los feudos, de que eran poseedores los otros, produjo el feudalismo (a).

En medio de tal fermentacion, ¿era posible evitar los disturbios, la inmoralidad, las usurpaciones y los actos vergonzosos? Pero cuando despues del año 1000 la revolucion es consumada, se ve al fin aparecer triunfantes los obstáculos, á los efectos de las causas lejanas. Esta soberanía del mundo, ejercida por Cárlos, y que debia, no al mérito de sus abuelos, sino á sus propias hazañas, no podia transmitirse hereditariamente. Tan pronto como desapareció, una rápida corrupcion quitó á la Francia su supremacia entre las demas naciones.

La Alemania, en la lozanía de una civilizacion reciente, obedece á reyes que le da la casualidad; elige por soberanos á los más valientes, y alterna la corona entre las diferentes razas Bárbaras, Sajona, Sueca acostubrándolas á considerarse como hermanas y á constituir la nacionalidad de todos los pueblos alemanes.

Teníamos, pues, en la época que nos ocupa un vasto imperio que reunia en un solo cuerpo distinto veinte naciones distintas, Francos, Vas-

(a) Consúltense las obras de Mably, Montesquieu, Robertson, Guizot, Cantu, Laferriere, Du Cange, Baluze, Muratori. Origen del Feudalismo. Elementos que la constituyen, su influencia en el derecho. Discurso leído el 16 de Noviembre de 1859 por el doctor D. Juan Lopez Serrano, en el acto de recibir la investidura de Doctor.—«La Revolucion y la Propiedad.» Estudio político legal del mismo autor. Edicion de Madrid, 1872.

cos, multitud de Visigodos, Bretones, Continentales, Sajones, Turingios, Triones, Bávaros, Rhetios, Alemanes, Borgoñones, Longobardos y Arabes en muchas comarcas. Veinte años después de la muerte de Carlomagno se dividió su imperio en los reinos de Francia, de Germania, de Italia; quince años más tarde se fracciona en siete Estados: Francia, Navarra, Provenza, Borgoña, Lorena, Germania, Italia. Al principio del siglo x Italia es agregada á la Germania, y el reino de Arlés se forma de la Provenza, reunida á la Borgoña. Fundiéronse en parte los demas pueblos, ó se separaron y tuvieron una historia propia, de manera que Europa se halló dividida en veinte Estados: al Norte la Irlanda, la Inglaterra, la Escocia, la Dinamarca, la Noruega, la Suecia, la Rusia, la Islandia; en el centro la Francia, la Borgoña, la Hungría, la Germania predominante sobre todas las demas, y los pueblos entre el Don y el Danubio; al Mediodía el reino de Leon, de Castilla, de Navarra, de Córdoba los Principados musulmanes, la Italia, la Croacia.

Un observador superficial no sabe descubrir en estas divisiones más que el resultado del capricho de los reyes ó de la inquieta turbulencia de los pueblos. Pero estos son en realidad los límites naturales; *son las razas que se abren camino en medio de estas vicisitudes; así estas distribuciones que parecen producidas por el acaso ó por la fuerza, determinan las fronteras de las naciones modernas; podrá la fuerza borrarlas por momentos, pero ellas sobrevivirán á todos los vaivenes, porque son naturales* (a).

Ya piensa cada nacion en civilizarse á su manera: cada una adopta un idioma diferente, y segun se deriva del *teuton* ó del *latin*, casi señala dos direcciones seguidas por el curso de la civilizacion, que, á pesar de todo, no tienen más que un punto de partida.

Ocupados en defenderse entre sí y en formar una existencia propia están ya constituidos los pueblos de modo que se hace imposible la renovacion de las grandes invasiones. Son un torbellino pasajero las incursiones de algunas hordas; y así como las olas del Océano que baten las costas de la Carolina arrastran enormes troncos de árbol para arrojarlos á las opuestas playas de Groelandia y de Islandia, del mismo modo las inundaciones de los Bárbaros se llevan consigo algunos gérmenes de civilizacion europea para secundarlos en su patria.

Están constituidos los tres reinos de la Escandinavia; los Normandos se han fijado en el corazon de Europa; los Rusos piden ejemplos y maestros al imperio de Oriente; los Eslavos y los Húngaros se establecen en los límites de Europa como para formarla un baluarte contra el Asia, hecho que bastaría á interesar la relacion oscura de sus empresas.

El reino anglo-sajon se desmorona en Inglaterra, si bien sobre sus restos se alza otro que brillará entre los más prepotentes y dará el ejemplo de una libertad respetada. Pudieran los Visigodos reconquistar un estado poderoso, si en el momento que el califato de Córdoba sucumbe, no se hallasen divididos entre sí é incapaces de aprovecharse de ocasion propicia.

Al ocuparnos en las páginas de nuestra Revista de la política seguida, veremos que en lo exterior se intenta asegurar las fronteras venciendo y convirtiendo á los Bárbaros; dentro estriba en luchar contra el espíritu de dominacion de los feudatarios, de los obispos, de los Papas, de los concejos. En algunos puntos vencen los vasallos y adquieren la independencia; en otros consolidan los reyes la monarquía; sucumbe la dignidad real en Italia, y esta corona pasa á las sienes de los emperadores alemanes. La posicion de Italia obligó á los Papas á tomar una parte activa en los movimientos políticos. Llamaron á los extranjeros en su ayuda, como hicieron los demas potentados del país, desde Juan Prócida hasta Luis el Moro, desde los Pisanos hasta los Romanos, desde el Dante hasta nosotros; y sin embargo, la experiencia que faltaba á los antiguos habrá instruido á los modernos.

Cuando se ve á Germania grande y organizada en tiempo de Othon asombra que no haya quedado como nacion preponderante en Europa, y como centro de orden y civilizacion. Al revés en Francia, donde la monarquía parecia débil y sin fuerza, se engrandece poco á poco, se consolida á cada revolucion, así como Catania se levanta sin cesar sobre lavas vomitadas por el volcan que ha amenazado tragársela setenta veces.

A fin de humillar á los señores que han atraído á sus familias hereditariamente la jurisdiccion de los condes, los nuevos reyes elevan á los beneficiados legos y eclesiásticos al mismo tiempo que dispensan latamente las inmunidades. Pero de la elevacion de los primeros nace el *feudalismo*, que fracciona el país en otros tantos señores como existen propiedades, poseyendo todos leyes particulares; una independencia real sujetos solamente á una subordinacion nominal. De la elevacion de los eclesiásticos á la categoría de señores temporales provienen la simonía los desórdenes, y por consiguiente, la guerra entre el sacerdocio y el imperio. Los Germanos, para asegurar su tumultuosa independencia exterior, eligen jefes que se convierten en reyes y tiranos; y el *feudalismo*

que fraccionaba la dominacion como va fraccionándose actualmente la propiedad, no es más que la lucha que se encuentra siempre y en todas partes entre los hombres que quieren aprovecharse del sudor ajeno y los que quieren vivir de su propio trabajo. El clero extiende los tribunales permanentes; favorece el saber y la discusion de los derechos. Luego el saber y la discusion reducen á una proporcion justa su autoridad exorbitante, cuando cesa de estar en armonía con las necesidades de la sociedad.

Pero ¡cuántos padecimientos hubo en la época á que nos venimos refiriendo! A los males de las incursiones, de la guerra civil, de las opresiones en detalle, se juntaron horribles plagas naturales. El hambre asoló la Europa; después vinieron epidemias terribles; fué devastada la España; quedó desierta la Meca, y la Kaaba estuvo cerrada por algun tiempo; el Egipto fué desolado por la carestía; se creía leer en el Evangelio el anuncio exacto de que el mundo iba á acabarse en el año 1000. Guillermo I de Normandía queria encerrarse en el monasterio de Juniegues, y rechazado por el abad, se apoderó allí de un cilicio y de una capucha que conservó siempre. Otros legaban á las iglesias cuanto poseian, á fin de proporcionarse tesoros de misericordia al precio de riquezas que iban á perecer.

Tan amargas circunstancias fueron una ocasion oportuna para que los hombres de bien inculcaran la piedad en las almas para apartar de las venganzas privadas, para recomendar la penitencia, el respeto á las iglesias y el de la inocencia. Pasó aquel año tan temido, y maravillados los cristianos de encontrarse vivos, recobraron la confianza, y por todas partes fueron restauradas las iglesias, se descubrieron preciosas reliquias y se multiplicaron los milagros.

Las iglesias, las reliquias, los milagros, los monjes, los obispos: hé aquí todo lo que forma el asunto de las áridas relaciones que nos han transmitido los historiadores de aquellos tiempos; sin embargo, sería imposible comprenderlos sin ocuparse mucho en estos únicos elementos. La unidad ficticia de la antigua Roma de Carlomagno nada habia producido duradero y comun para los pueblos avasallados, porque la verdadera unidad no puede proceder de la materia, sino del espíritu. Vémosla, pues, abrirse paso con la supremacía papal, única que enlaza la sociedad, fraccionada en feudos, hace posibles las empresas intentadas de concierto por la Europa entera, unificada, por decirlo así, en sentimientos, y divulga las máximas de libertad y de justicia.

La ley de perfeccion del Cristianismo influye y pasa de la Iglesia á la sociedad, y se hace oír una sola palabra: la del púlpito. Suprimidla, y verá la Europa lo que fueron los países donde la voz del sacerdote fué reducida al silencio ó á un lenguaje oficial. Pero aquí el dolor piadoso, las amenazas proféticas, la remuneracion anunciada, son protestas continuas contra la tiranía. Es lo que conserva la ley moral, á pesar de sus violaciones, lo que perpetúa las doctrinas que vendrán á servir de base al derecho público.

Las páginas de la historia nos refieren cómo padeciendo y peleando la Iglesia propende sin levantar mano á asimilar lo que le rodea y á conquistar á los conquistadores; cómo solo ella tenia nociones bien determinadas sobre los gobiernos y sobre la moralidad; no consideraba las naciones, sino los hombres, proclamándolos iguales, porque todos son criaturas de Dios; libres, porque todos son servidores de un amo muy superior á todos los señores de la tierra: la Iglesia, si bien no pudo extirpar las guerras inhumanas de entre los cristianos, vió al menos á pueblos feroces y sin freno someter algunas veces sus cuestiones á su pacífico é imparcial fallo. Dió fin á las invasiones adhiriendo á los Bárbaros al terruño donde habia elevado el altar y el episcopado. Enseñó á cultivar la tierra á respetar la vida del hombre, á amar la catedral y el convento, que se convirtieron en patria, en focos de civilizacion, en modelos de poderes gerárquicos y en instituciones sociales: obra inmensa de la palabra que triunfa de la ignorancia y de la fuerza bruta, resiste á los reyes y hace hermanas á las naciones. No podemos ser de la opinion de los autores que califican aquella edad de hierro como el período más desgraciado de la raza humana, porque, sin perjuicio de reservarnos para en su día demostrar lo contrario de tan injusta afirmativa, los hechos atestiguan que desde Carlomagno, tanto la ciencia como la vida social progresaban. Entonces se verificó la fusion del mundo romano y del mundo germano para formar el mundo cristiano. El antiguo elemento del poder central ha perdido su energía, y no deja subsistir en adelante más que el nombre de emperador; da principio la sociedad moderna. Al mismo tiempo que todo se fracciona con diversas leyes y administraciones, la unidad de las naciones se consolida; gran prueba de que no consiste en la unidad de nombre y de gobierno, sino en la identidad de ideas, de costumbres, de sentimientos del lenguaje, de la cultura intelectual, formando la unidad moral, que no está sujeta á la unidad política, y que es la única que puede producirse y conservarla.

Séanos permitido, en cumplimiento de un deber de método, y en obsequio á la brevedad, reservar para en su día el estudio profundo de la

(a) Historia universal por Cesar Cantu, Tomo XV.

legislacion doble ó de castas, desde la invasion del elemento germano costumbres primitivas de los Godos, modificaciones que sufrieron despues de su establecimiento en España, influencia de la conversion de Recaredo al Catolicismo, en la legislacion, cual fué la politica de los reyes Godos, Concilios Toledanos, su carácter y juicio critico; sancion del Fuego Juzgo, espíritu y tendencias de este código, y qué suerte les cupo despues de la invasion de los Arabes; orígenes del derecho en los nuevos estados germánicos; códigos principales de las razas conquistadoras, estudios sobre las leyes Sállica, Ripuaria, leyes de los Borgoñones, Lombardos, Capitulares de los reyes Merovingios y Carlovingios, Fórmulas de Marculfo, en una palabra, de todas las principales disposiciones de las diversas leyes germánicas que rigieron en las monarquías fundadas por los Bárbaros.

La Raza Latina, se ocupará con la mayor extension de la legislacion germana para poder determinar su influencia en el derecho moderno, y apreciar los verdaderos fundamentos y orígenes de los códigos que rigen en los pueblos de nuestra *raza latina*. Solo nos proponemos hoy bosquejar á grandes rasgos los períodos de lucha en que las razas *latina y germana* se disputan el imperio de la civilizacion, y examinando á vuelo de pluma el de la Edad Media, no podrán menos de reconocer nuestros lectores que la humanidad es deudora á la *raza latina* de grandes é importantes beneficios.

El Feudalismo habia cumplido su destino, como tambien los comunes y ya aparece la aurora del Renacimiento, edad bien diferente de aquella en que la Europa fué sorprendida por los invasores septentrionales. La disolucion de la sociedad romana habia sido su obra, y por ellos las familias habian sido superiores al Estado. Entre estas familias, las de los vencedores estaban separadas de los vencidos á título de dominadores, formando las más poderosas una confederacion imperfecta bajo la cual se escalonaban todas las demas clases, como subordinadas.

En su consecuencia, las leyes políticas, contrajeron algunos caracteres de leyes civiles, y estas adquirieron algunos del orden político en atencion á que la soberanía fué una consecuencia inmediata de la posesion de las tierras. No pudo, pues, existir nacionalidad; las relaciones de cada uno permanecieron circunscritas á los límites de la propiedad, y las ciudades, centro de cultura intelectual, perdieron su importancia.

Solo las leyes religiosas, independientes del poder civil y que sobrevivieron á su extincion, se extendieron naturalmente, y ofrecieron un sistema racional, diferentes en esto del *Feudalismo*, que no se fundaba sino en la conservacion de los vencedores con detrimento de los vencidos, y que media el grado del castigo, no segun las circunstancias y la intencion, sino segun la posicion social del delincuente.

Los comunes agrandaron estas familias, haciendo tambien entrar en ellas el no poseedor y extendiéndolas á toda la ciudad á cuya obra ayudaron los gremios y cuerpos de oficios. De aquí se pasó fácilmente á la idea de un poder público, y primero se redactaron estatutos, despues códigos, que se derivan no de un principio filosófico, sino de relaciones sociales.

La legislacion canónica favorecia este resultado, realizando la centralizacion del mundo cristiano. Sustituyéndose los reyes á los feudatarios extendieron la familia hasta hacer que comprendiese á todos los habitantes de los territorios cuyos límites habia determinado la naturaleza.

En adelante las naciones se encuentran clasificadas, compuestas educadas, la individualidad de cada una es completa. Pueblos y gobiernos se apiñan en derredor de un centro comun, suprimiendo lo que tenia de muy local y particular en la sociedad. Las antiguas instituciones de la Europa perecen, y cuando despues de Carlomagno todo se fraccionaba, en lo sucesivo todo trata de unirse; los reinos son más extensos, las ideas más generales, los intereses más desarrollados, y hay más fuerza y estabilidad en los gobiernos. Las naciones toman un carácter diferente segun la diversa forma adoptada por cada pueblo en la época de la grande emigracion ó de la conquista, forma modificada despues por las Cruzadas, por la caballería y los comunes. Los Godos y Muzárabes se establecen en España, y la lucha sostenida durante tantos siglos en sus hogares, no para conquistar sino para defenderse, hace á los Españoles graves y orgullosos. Los elementos anglo-normandos y sajones engendran á la vez chocándose en Inglaterra, el gobierno, la lengua y el carácter que se desarrollan en la guerra caballeresca contra la Francia, y en las sangrientas querellas de las dos Rosas. En Francia la civilizacion romana, modifica las costumbres germánicas, hasta el punto de hacer considerar á los franceses en oposicion á los alemanes. Por el contrario la Germania se descompone en soberanías sin fin, y negándose á toda tentativa en comun, disminuyen y hacen descender el poder supremo del primer lugar que ocupaba en la Edad Media, y le hacen servir á las ambiciones de familia, á manejos de intrigantes, á la arrogante ambicion de los Barones.

No se resiente el Norte de las Cruzadas, ni de la caballería, lo cual permite que se desarrolle conforme á su originaria naturaleza, á sus re-

laciones con el Asia y á la cultura intelectual que recibe tanto de Occidente como del Mediodia de Europa. La liga asiática prevalece hasta el punto de anonadar casi los tres poderes escandinavos que aun permanecen, se puede decir, extraños al sistema europeo. Sacudiendo la Rusia el yugo mongol da pruebas de sus fuerzas que manifestó despues avasallando tantas naciones, é imprimiendo á tantas otras la civilizacion.

En Italia, las mil pequeñas repúblicas, tan á propósito para propagar la luz y el movimiento, se reducen poco á poco á un pequeño número que no piensan más que en equilibrarse entre sí, al paso que á sus puertas crece una potencia que amenaza anonadarlas todas.

En Francia el hecho es más notable, y la progresion continua sin cesar, acerca al rey al poder absoluto que es lo más fácil por la posicion de la capital. El último gran ducado se convierte en un nuevo florón de la corona francesa, y asegurada la unidad territorial, lleva tras sí la unidad de la lengua y de jurisdiccion, como tambien la de la administracion y de la Iglesia. Muéstrase la nacion inglesa, durante las guerras con Francia, valiente en el arte de las armas, pero no tarda en volverlas contra sí misma en la cuestion de las dos Rosas; la aristocracia se sacrifica allí en favor del rey, y el desórden proporciona á Enrique VIII el medic de concentrar en sus manos los elementos propios para constituir bajo la apariencia de antiguas formas un poder sin límites. La misma Iglesia en el momento en que su autoridad universal se debilita, se ve obligada á procurarse un poder temporal, que despues de haber sido para ella en su origen una cosa secundaria, se convierte entónces en la parte real de su poder político.

En España preponderó la influencia del elemento *latino*. Sabido es que bajo la dominacion de los Bárbaros, no se hizo bárbara sino por el contrario, los Bárbaros se civilizaron en ella. Demasiado incultos los Godos para continuar la mision de Roma, pero los más aptos de todos los Septentrionales para recibir la cultura, van cediendo al ascendiente de la civilizacion *romano-hispana*, y los conquistadores naturales del suelo español acaban por ser moralmente conquistados por los Españoles.

Rige al principio una legislacion para los Godos y otra para los Romano-hispanos; pero el convencimiento va haciendo desaparecer esta situacion anómala. La fuerza de la unidad material va obligando á la legislacion á marchar hácia la unidad política. El más severo de los monarcas Godos, Leovigildo, salta por encima de la prohibicion legal y se une en matrimonio con una española. El ejemplo práctico del trono protesta ya contra lo absurdo y lo irrealizable del derecho; y Chindasvinto y Recesvinto acaban de uniformar la legislacion para los dos pueblos, y autorizan solemnemente los matrimonios mixtos. *Desaparecen las razas*, y la nacion es ya una ante la ley, en la familia y el foro.

Igual fusion se habia obrado ya en el principio religioso. Porque la unidad ante la ley humana hubiera sido demasiado imperfecta sin la unidad ante la ley divina.

Legislacion y fé, espíritu legislativo y espíritu religioso fueron las bases de la civilizacion española durante la dominacion germana: despues las costumbres fueron relajadas, y la molicie enervó los brazos que hubieran necesitado esgrimir con vigor las armas: los hijos del Dnieper y del Danubio habian perdido la energía y los instintos severos que los habian hecho conquistadores; porque el trono se hallaba desprestigiado por el elemento godo que no pudo resistir la invasion de otro pueblo vigoroso y fuerte, viniendo el Oriente á intimar al Norte que su dominacion ha concluido, como antes el Norte habia sido llamado á derrocar el imperio del Mediodia. Es la *raza semítica* que aspira á reemplazar á la *raza japhética* y á la *raza indo-germana*. El monarca y la monarquía goda quedan ahogados en las ensangrentadas aguas del Guadalete.

Pereció el grande Imperio Gótico de Occidente bajo los golpes de la cimitarra de Tarik, siglo y medio despues de haber muerto el de Italia al filo de la espada de Belisario. Ya no se vuelve á hablar del reino gótico; ya no hay godo-hispanos, ni hispano-romanos: la conquista ha borrado estas distinciones, que una fusion nunca completa habia conservado por más de dos siglos.

Arabes y Moros se derraman por todas las comarcas de la Península y la inundan como un rio sin cauce. La nacion ha desaparecido; ella resucitará. No habia sin duda uno entre los Sarracenos que supiera ni la geografía de lo presente, ni la historia de lo pasado. No hubo quien los dijera detrás de las escarpadas rocas ante las cuales os habeis detenido se esconde un pobre rincon; y detrás de esas breñas, dentro de las estrechas gargantas y hondos valles que á vuestros ojos encubren aquellas se oculta un pequeño pueblo que desafió el poder de Roma cuando era la señora del mundo; mirad que ese pequeño pueblo de montañeses no ha cesado de protestar por cerca de tres siglos contra la dominacion de unos extranjeros que vienen, profesan su misma fé, y que protestarán con más energía contra otros extranjeros que vienen á quitarles su patria, á imponerles una nueva fé y una nueva religion. «Dios habia querido, dice la Crónica, conservar aquellos pocos fieles para que la antorcha del cristianismo no se apagara de todo punto en España.» Y así fué; en aquella

cueva se encerraba una religion, un sacerdocio, un trono, un rey, un pueblo y una monarquía; ¿quién podía creer que el pueblo cobijado en aquella cueva como un niño desvalido, habria un día de abarcar dos mundos como un gigante fabuloso? ¿Ni que aquella monarquía que se albergaba tan humilde con Pelayo se habia de levantar tan soberbia con Isabel en Granada?

En efecto, la fé es la que ha alentado á esos pocos españoles á emprender esa generosa cruzada contra los sectarios del Islam, que se inicia en Covadonga. Ella es la que vá á enlazar la sociedad destruida con la sociedad que empieza á nacer. Así se enlazan las edades y los principios. La conversion de Constantino á la fé cristiana fué el eslabon que unió la vieja sociedad romana con las nuevas sociedades formadas de las razas septentrionales. La conversion de Recaredo al Catolicismo fué el lazo que habia de unir la España gótica con la España independiente. El espíritu religioso será el que la guie en la lucha tenaz y sangrienta que ha inaugurado. La religion y las leyes fueron las dos herencias que la dominacion goda legó á la posteridad, y estos dos legados son los que van á sostener los españoles en esta nueva regeneracion social. Tan pronto como tengan donde celebrar asambleas religiosas pedirán que se gobierne su iglesia *justa Gothorum antiqua concilia*; y tan luego como recobren un principio de pátria, clamarán por regirse *secundum legem Gothorum*.

La historia nos refiere y detalla los hechos heroicos y magnificas bellezas del período titulado la Reconquista; cómo á la voz de Asturias respondió Navarra, y el pendon de la fé que se enarboló en las cumbres de los Pirineos occidentales, no tardó en tremolar en el Pirineo oriental; cómo á los Abderraman, á los Alhaken y á los Hixen opusieron los cristianos los Ramiros, los Ordoños, los Alfonsos; *Almudhfar* se encontró con Fernan-Gonzalez, y si los Sarracenos contaron con su Almanzor el *Victorioso*, no les faltó á los cristianos un *Cid Campeador*.

Cae el imperio Omniada. Desplómase desde la cumbre del poder, casi sin declinacion, casi sin gradacion intermedia entre su mayor grandeza y su total ruina. ¿Cómo descendió desde la cúspide al abismo? El prodigio de su engrandecimiento explica el de su caída. Cuando derrocado el Imperio Omniada y conquistada Toledo, parecia no restar á las armas cristianas sino volar de triunfo en triunfo, viene otra irrupcion de Bárbaros mahometanos, los africanos Almoravides, numerosos como las arenas del mar que han atravesado. Guiados por las páginas de la historia, recordamos en más de una ocasion los terribles ímpetus de la invasion morisca y por qué causas alejóse por indefinidos tiempos el triunfo de la independencia española y el de la unidad nacional. Como del mismo modo que en los campos de Chalons se habia decidido la causa de la civilizacion latina contra la barbarie, del mismo modo en las Navas de Tolosa se decidió virtualmente la causa del Cristianismo contra el Koram. Desde la terrible derrota de las Navas quedó el imperio Almohade en el mismo desconcierto, en la misma anarquía y flaqueza que habia quedado el imperio Omniade desde el revés de Calatañazor. Los cristianos avanzarán siempre y nunca retrocederán.

El clero recobra sus inmunidades con las Partidas, y Roma vé legalmente sancionado en un código de leyes el principio de una supremacia que por muchos siglos no habia podido prevalecer en España.

Honra es de esta nacion, que en una época en que la Europa gemia bajo el poder absoluto de los reyes, tuviera ella ya un sistema de gobierno con condiciones que hoy mismo agradecerian los pueblos de *raza germana*; no obstante lo muy avanzados que se creen en la carrera de la civilizacion. En aquel estado de fermentacion social aparecen las Cortes Españolas; allí luchan los cuatro poderes, y desde que entra en ellas el elemento popular, fuerte con la independencia que le dan sus inmunidades, prepondera muchas veces en las asambleas nacionales de Castilla.

El *Feudalismo* que domina en Europa durante el período de la Edad Media, penetra en Cataluña y Aragon. El origen del primero de estos Estados es la proximidad y contacto con la Francia, feudalmente organizada, los hace partícipes de esa institucion de los *pueblos germánicos*. En Leon y Castilla hay más señorios y ménos feudos, y á pesar de las bebetrias, es la region de Europa en que arraiga ménos esta planta septentrional.

Volviendo á la historia, después de indicar ligeramente la vida política de España en estos siglos, llega uno de esos períodos de abatimiento y anarquía que inspira melancólicos presagios sobre la suerte futura de una nacion; encontrábase España en los últimos tiempos del reinado de Enrique IV: y cuando mas inminente parecia su disolucion, España resucita, nace á una nueva vida, se organiza y se eleva á tan grande altura, que deja pequeños á todos los pueblos del mundo. La Providencia permite que una tierna princesa llena de inspiracion y talento, de inclinacion ó cálculo político, sea el génio salvador de una nacion que durante el espacio de mas de siete siglos de lucha y de esfuerzos heroicos por conquistar su independencia y defender su fé no sucumba. Aquella tierna princesa, aquel génio, es Isabel, que unida á Fernando, el infante de Aragon, con su concordia conyugal trae la concordia política, y su co-

mercio produce la union de monarquías, y aunque todavia sean Isabel de Castilla y Fernando de Aragon, el que les suceda no será ya rey de Aragon ni rey de Castilla, sino *rey de España*. Asociados en la gobernacion del Estado, sus firmas van entrelazadas como van unidas sus voluntades y el *Tanto monta*, es la empresa de sus banderas. Son dos planetas que iluminan aun el horizonte español, pero el mayor brillo del uno mordera, sin eclipsarle, la luz del otro. El rey es grande, la reina eminente; tendrá España príncipes que igualen ó excedan á Fernando; vendrá su nieto rodeado de gloria y asombrando al mundo; pasarán generaciones dinastías y siglos antes que aparezca otra Isabel.

Todo renace bajo el influjo tutelar de los Reyes Católicos; letras, artes comercio, virtud, religiosidad, gobierno; es el siglo de oro de España.

Fieles á la verdad histórica, no podemos menos de señalar la nube negra que aparece en el horizonte y que sombrea tan halagüeño cuadro. En el reinado de la piedad se levanta un tribunal de sangre. ¡Triste condicion humana! Se establece la Inquisicion y comienzan los horribles *autos de fé*. Apresurémonos á hacer la Inquisicion obra del siglo, producto de las ideas que habia dejado de ochocientos años.

Es imposible armonizar los sentimientos piadosos de la magnánima Isabel con las monstruosidades de Torquemada. Pero..... apartemos la vista de tan sombrío cuadro y fijémosla en la pintoresca y magnífica vega de Granada; allí se despliegan los pendones, retumba el estampido del cañon, se levanta el campamento, y todo anuncia que ha llegado la última hora del pueblo infiel. Boabdil, último rey moro, el 2 de Enero de 1492 entrega las llaves de la Alhambra al victorioso Fernando, con arreglo á la capitulacion; llegó á su desenlace la Iliada de ocho siglos. Aun esperaba otra mayor (a).

IX

Dios está oculto aun en las cosas más insignificantes de la humanidad y aparece en su conjunto. Ningun hombre sensato ha negado jamás que los grandes acontecimientos que componen la vida histórica de la humanidad están ligados y coordinados secretamente por un hilo invisible suspendido en la poderosa mano del ordenador de los mundos para hacerlos concurrir á un designio y á un plan. «¿Cómo el que ha dado luz á los ojos podria ser ciego? ¿Cómo el que ha dado pensamiento á la criatura podria carecer de pensamiento? (b).» El agente oculto, pero divino, de la Providencia, cuando se digna servirse de los hombres para preparar ó para cumplir una parte de sus planes, es la inspiracion. La inspiracion es verdaderamente un misterio humano y he aquí por qué se le dá un nombre misterioso tambien y por qué no se define bien en ninguna lengua, *génio*. La Providencia crea un hombre de *génio*, y á este génio envía una *inspiracion*; la inspiracion es el génio lo que el iman al acero; le atrae independientemente de toda conciencia y de toda voluntad hácia cierta cosa fatal y desconocida como el polo: el génio sigue esta inspiracion que le seduce, y encuentra un mundo moral ó un mundo físico. Hé aquí á Cristóbal Colon y al descubrimiento de América.

Colon, en su pensamiento aspiraba nada ménos que á completar el globo. La necesidad de la unidad geográfica terrestre fué la que inspiró su trabajo, porque esta necesidad era igualmente una inspiracion en su época. Existen ideas que flotan en los aires como miasmas intelectuales que millares de hombres parece que las respiran á un mismo tiempo. La tendencia á la unidad del globo en ciertas épocas es uno de los hechos providenciales más visibles.

La historia nos enseña la manera de hallarse preparado el espíritu del siglo xv por cierta extraña manifestacion humana ó divina, cuando nació Cristóbal Colon. Se esperaba alguna cosa, el espíritu humano tiene sus presentimientos..... Son las vagas profecías de las realidades que se aproximan (c).

Atónito quedó el mundo cuando supo que Colon, desde un puertecito de España, tuvo la audacia de lanzarse en una miserable flotilla á desconocidos mares en busca de continentes desconocidos tambien; que aquel visionario despreciado de las coronas, convertido ya en cosmógrafo universal é insigne, habia regresado á España y ofrecido á los piés de Isabel I de Castilla, su augusta protectora, testimonios irrecusables de un *Nuevo Mundo* descubierto. Ya no quedó duda de que el *Nuevo Mundo* existia, la fama de Colon y el nombre de Isabel I volaron por el mundo antiguo que admiró y envidió la gloria de España á quien aquel mundo

(a) Al redactar el presente artículo hemos consultado los principales historiadores como lo son el P. Mariana, La Fuente, Florez, Andrés Scott, José Saenz de Aguirre, Demnont, Mabillon *Vetera analia*, Frantini, Richard, Marina Lelong biblioteca histórica de Francia, Michelet, Colecciones des script rerum anglicar de Savilius, Lond. Goldast, Collect constitutionum imper. Franef Muratori, Farry de Maney, Atlas histórico de las literaturas de las ciencias y bellas artes, y otros.

(b) Lamartine—Hist. de la humanidad, por sus grandes hombres.

(c) Lamartine. Idem. Id..

pertenecía, y admiró y envidió la gloria de Isabel á quien se debía la realizacion del maravilloso proyecto (a).

Para apreciar la influencia que la *raza latina*, representada por España en el glorioso reinado de los Reyes Católicos, ejerció en la civilización universal, creemos son títulos poderosos para determinarla, apreciar debidamente el engrandecimiento del mundo, la extension del comercio y la marina por la inmensidad de un Océano sin ribera, la revolucion causada en la hacienda, en la propiedad, en las manufacturas, en el espíritu mercantil de las naciones.

El reinado de los Reyes Católicos, todo español y el más glorioso que ha tenido España, *es la transición de la Edad Media que se disuelve á la Edad moderna que se inaugura* (b).

(Se continuará)

JUAN LOPEZ SERRANO.

COLABORACION

DE L'INTERET POLITIQUE DE L'ITALIE

DE S'UNIR AUX RACES LATINES.

III.

(Suite)

Les deux rapporteurs qui prirent la parole demandèrent le renvoi au Ministre des affaires étrangères. Après un débat orageux dans lequel les orateurs de la droite attaquèrent le gouvernement Italien avec une extrême véhémence, l'Assemblée repoussa l'ordre du jour et vota le renvoi au ministre en l'accompagnant d'une déclaration de confiance dans le patriotisme du chef du pouvoir exécutif.

Les cléricaux regardèrent cette solution comme une victoire. En réalité, il était difficile d'y trouver autre chose qu'une équivoque et l'Italie eut le bon sens de ne pas y voir une défaite. Elle avait entendu sortir de la bouche de Mr. Thiers des déclarations peu obligeantes, mais ces déclarations s'appliquaient au passé et ne pouvaient dès-lors sérieusement l'inquiéter. Quant au présent, le président de la République l'acceptait; quant à l'avenir, il le garantissait par le maintien du statu-quo. Après avoir rappelé dans son éloquente harangue ses opinions anciennes sur le pouvoir temporel et sur l'unité italienne, sommant ses adversaires de dire nettement ce qu'ils proposaient, il s'était écrié:

«Messieurs, mettez-vous à la place de l'homme qui pense ce que je pense et à qui vous avez donné votre confiance et interrogez-vous: Quand toutes les puissances entretiennent de bons rapports avec l'Italie, que voulez vous que je fasse? Je m'adresse à vous tous, je vous pose cette question: vous catholiques les plus fervents que je respecte profondément..... et vous mettant à ma place..... que feriez-vous? vous me dites de ne pas accepter la doctrine avilissante du fait accompli! comme vous, ma conscience se révolte devant elle; mais lorsque toute l'Europe, les yeux sur l'avenir, compte avec une des grandes puissances que le malheureux aveuglement du gouvernement déchu a créées vous voulez que seul je prépare contre elle des rapports qui pourraient compromettre l'avenir! eh bien! Messieurs, non, je ne puis pas en prendre l'engagement. Certainement vous ne me demandez pas la guerre, mais vous me conseillez une diplomatie dont le résultat serait de tenir en défiance, en éveil, une puissance qui dans l'avenir peut jouer un rôle considérable oh! ne le demandez pas à ma prudence à mon patriotisme! ce serait une politique malhabile; il ne suffit pas pour entretenir la grandeur d'un pays de réorganiser son armée; il faut avoir une politique sensée et qui se procure partout où elle pourrait en avoir besoin des appuis qui ne lui manquent pas.»

Ces assurances condamnaient formellement les prétentions des pétitionnaires, et le cabinet de Florence ne pouvait rien exiger de

plus concluant; il ne fut cependant qu'à demi satisfait: il lui sembla qu'en fermant la porte derrière lui, Mr. Thiers en avait remis la clef à ceux qui la voulaient rouvrir. Aussi il ne s'abandonna pas à une complète sécurité. Un peu plus tard il prit ombrage de nos hésitations lorsqu'il s'agit de remplacer Mr. de Choiseul qui avait donné sa démission. Mr. de Goulard avait été nommé: le parti ultramontain s'agitait pour empêcher son départ, très maladroitement ajourné. Heureusement il disparut dans un ministère, et Mr. de Rémusat eut la bonne fortune de mettre la main sur un diplomate aussi indépendant que distingué; Mr. Fournier eut bientôt acquis au Quirinal l'influence que méritaient son talent et son caractère. On put croire qu'un rapprochement sincère allait s'opérer; tout y concourait, lorsque de nouveaux et graves incidents reveillèrent plus violentes que jamais les méfiances des plus mauvais jours.

IV.

Le coup d'Etat parlementaire du 24 Mai 1873 qui renversa Mr. Thiers en quelques heures, causa en Europe une émotion profonde et nous y fit juger avec une extrême sévérité: une nation qu'on peut accuser d'ingratitude et d'inconséquence est bien près du discrédit et de l'isolement, ses amis s'éloignent, ses ennemis se resserrent et l'on répète partout qu'il serait peu raisonnable de compter sur elle, quand elle est si peu sûre d'elle même. Vainement le nouveau ministre des affaires étrangères essaya-t-il de combattre ces fâcheuses impressions en affirmant que rien ne serait changé à la politique extérieure; nul ne le crut, la défiance resta la même et le cabinet italien entraîné par un irrésistible mouvement d'opinion tourna ses regards vers l'Allemagne qui depuis longtemps épiait l'heure où il lui serait enfin possible de conclure une alliance nécessaire à l'exécution de ses desseins.

Ce n'était point assez: le parti, qui pour satisfaire son ambition et ses haines avait chassé du pouvoir l'illustre homme d'état que la France acclamait comme son libérateur et son chef, devait achever son œuvre anti-patriotique. Les vacances de l'Assemblée lui parurent propices au succès d'une conspiration monarchique. Les princes d'Orléans s'y prêtèrent et leur effacement calculé mit en lumière le prétendant qui seul osait invoquer un droit supérieur à celui de la nation. Cette étrange candidature parut d'abord un défi au bon sens et à la dignité de la nation. Les royalistes ne reculèrent pas devant cette difficulté: ils annoncèrent avec fracas que l'accord était fait entre tous les groupes conservateurs, décidés à faire un roi sans le consentement du pays et contre sa volonté. L'entreprise était hardie, car si elle avait réussi elle faisait éclater la guerre civile et la guerre étrangère. La France le comprit et laissa échapper de son cœur l'expression calme mais résolue d'une irrémédiable aversion, et l'on peut juger au frémissement qui l'agita toute entière qu'elle ne s'inclinerait pas devant le dogme vieilli du droit divin. Il est probable que ce solennel avertissement ne fut point étranger au désaveu que le prétendant infligea à ses champions. Il aima mieux rompre les négociations en invoquant sa royale infaillibilité que de courir les chances d'une révolution dont il aurait été la cause et la victime. Toutefois cette coupable tentative avait suffi pour vaincre les derniers scrupules de l'Italie et la livrer à l'Allemagne. Le voyage de Victor Emmanuel à Berlin fut salué par tout son peuple reconnaissant qui y vit un acte de représailles contre d'imprudentes menaces. Cette fois, on ne nous avait pas demandé conseil, et c'était bien pour être prête à nous combattre que notre ancienne alliée avait mis sa main dans celle de notre implacable ennemi.

Telle est la situation actuelle; il ne faut pas l'exagérer, il serait puéril de l'atténuer. En cas d'une épreuve nouvelle, nous n'avons plus à compter sur l'appui de l'Italie, ni même sur sa neutralité, son épée ne resterait pas au fourreau, et c'est nous qu'elle frapperait. Qu'un semblable état de choses nous soit préjudiciable, nul ne le conteste: au moins est-il favorable à l'Italie? protège-t-il la paix du monde? repose-t-il sur des bases solides? c'est ce qu'en terminant ce travail je vais examiner brièvement.

V.

Il est superflu de revenir sur les graves raisons qui ont déterminé l'Italie à s'éloigner de nous pour s'unir à l'Allemagne: elles

(a) Para profundizar este portento de la civilización latina y la historia de tan inolvidable y glorioso acontecimiento examinense entre otras obras *Humboldt. Examen crítico de la historia y geografía del nuevo continente*, y las de los autores *White Geunet, Enrique Ternaux, Martin Fernandez Navarrete, Campe, Clemencia, Cantu, La Fuente*; Bulas de *Alejandro VI, Herrera, Guizot* y otros muchísimos cuyas opiniones tendremos ocasión de consultar y examinar en las páginas de la *Revista Católica LA RAZA LATINA*.

(b) La Fuente: Discurso preliminar á la Historia general de España.

ressortent suffisamment de l'enchaînement des faits que je viens de rappeler. S'il est vrai de dire qu'aucune nation Européenne ne peut sans danger, se passer d'alliances, il faut reconnaître que l'Italie est celle qui aurait le plus à perdre à cette politique d'isolement. C'est d'hier seulement que date son unité, constituée sur les ruines d'un royaume et de six principautés qui la morcelaient en conservant et faisant détester l'influence germanique. Plus la transformation a été rapide, plus sont vivaces les éléments de réaction. Une intervention étrangère puissante leur rendrait facilement la force qu'ils paraissent avoir perdue. L'Italie a donc besoin d'appui; lui reprocher de s'en procurer là où elle en trouve serait à la fois injuste et dérisoire. Ses origines, sa langue, ses mœurs, sa religion la font naturellement incliner vers nous. L'histoire atteste qu'au milieu de toutes nos mutuelles vicissitudes, en dépit des guerres et des intrigues qui les ont tant de fois rendus adversaires, les deux peuples sont rapprochés par d'étroites sympathies et ne demandent qu'à pouvoir compter l'un sur l'autre, aussi, depuis la chute de la restauration qu'effrayait l'esprit révolutionnaire d'une partie de la péninsule, jusqu'à ces temps derniers, c'est à dire pendant près d'un demi-siècle, sommes nous demeurés liés par une amitié sincère. On peut se rappeler le succès immense qu'obtint chez nous le touchant récit des malheurs de Silvio Pellico. Tous les cœurs frémissaient d'indignation à chaque tragique incident de la lutte soutenue avec un si admirable courage par les patriotes Italiens contre le despotisme de l'Allemagne. On n'a pas oublié davantage la popularité qui un instant entourait la tiare de Pie IX lorsqu'il sembla mettre son pouvoir au service de l'indépendance nationale, ni l'enthousiasme de la population de Paris dételant la voiture de l'Empereur, le jour de son départ pour l'armée qui devait refouler l'Autriche derrière l'Adige. Est-il besoin d'ajouter que l'alliance française fut l'âme de la politique de Mr. de Cavour, qu'il voulut la cimenter par l'envoi des légions italiennes sur les champs de bataille de Crimée, et qu'admis au congrès de 1856, il rencontra dans la fermeté généreuse de nos plénipotentiaires, avec la force morale qui lui était si précieuse, l'espérance, non moins décisive d'une sanction effective que trois ans plus tard nous ne lui marchandâmes point?

Ces faits irrécusables sont l'éloquente démonstration de l'utilité de notre alliance. Elle naît du caractère de deux nations, de leur situation géographique, de l'identité de leurs intérêts généraux, de la communauté du but qu'elles doivent poursuivre en ce monde. Elles sont, à vrai dire, deux rameaux de la même tige: deux siècles avant Jésus-Christ l'épée de Jules César ouvrait le sein de la Gaule à la civilisation romaine. Les monuments qui couvrent encore notre sol après deux mille ans attestent assez quelle fut la grandeur, quelle fut la puissance de la société que cette rude initiative fit éclore. Après le cataclysme de l'invasion du Nord, après l'obscur et douloureux enfantement du moyen âge, c'est encore de l'Italie que nous viennent les bienfaits d'une ère nouvelle, c'est par elle que les sciences, les arts, le commerce reprennent leur noble et salutaire Empire: supérieurs à l'ambition des princes, aux exploits des capitaines, aux querelles du sacerdoce, ils sont la chaîne indivisible qui tient unies ces deux nations fraternelles. Ils les confondent dans les mêmes aspirations, ils les appellent aux mêmes travaux, aux mêmes gloires, aux mêmes plaisirs. Qui pourra rompre ou relâcher ce faisceau. Quel est l'homme d'état qui aura la témérité de diviser par d'étroites combinaisons ces deux forces qui se complètent et se fécondent par une action commune?

Hélas! il faut en convenir, ces hommes d'état se sont rencontrés. Leur fatal égarement a porté ses fruits. Et quand on interroge l'avenir, il est permis de s'alarmer, car si on ne s'arrête pas dans la voie où ils nous ont engagés, de grands, d'irréparables désastres peuvent fondre sur les nations auxquelles ils ont cherché à inspirer des sentiments de mutuelle hostilité.

Il est temps d'y songer sérieusement et d'aborder sans arrière-pensée l'examen des griefs qui servent de prétexte à d'injustes défiances. J'admets que l'Italie ait pu être froissée, et même qu'en voyant grandir l'action officielle du parti ultramontain en France, elle ait cru à un danger; je ne saurais aller jusqu'à lui concéder que ce danger ait été assez prochain pour lui imposer la nécessité d'un changement d'alliance. Je veux croire encore qu'elle s'est bornée à une simple démarche de prudence et qu'elle n'a point alié-

né sa liberté. Si elle l'avait fait, n'en serait-elle point aujourd'hui à le regretter amèrement? Les événements si rapidement accomplis en France ne lui ont-ils pas ouvert les yeux? Ne lui est-il pas aujourd'hui clairement démontré qu'en dépit d'un certain ascendant qu'il serait oiseux de nier: le parti ultramontain n'a aucune chance de prévaloir dans les conseils des hommes politiques qui dirigent le pays, quelles que soient d'ailleurs leurs opinions officielles?

Je crains que l'intervention de la France pour le rétablissement du pouvoir temporel n'ait été un fantôme que le cabinet de Berlin a habilement mis en scène et dont l'Italie s'est trop facilement effrayée. Elle devrait bien cependant considérer que Mr. Thiers a été l'un des plus ardents défenseurs de ce pouvoir temporel, que dans une séance mémorable du corps législatif, après avoir touché aux plus éclatants sommets de l'éloquence, il poussa le zèle pontifical jusqu'à ouvrir les bras à Mr. Rouher et à le porter à la tribune aidé de son illustre collègue Mr. Berryer pour qu'il prononçât le fameux JAMAIS, que la tempête de 1870 allait engloutir comme le reste: échoué sur le rivage, et y ralliant ses doctrines, qu'à fait l'incomparable orateur? Il a commencé par rejeter en plein naufrage sa vieille idole, débris impuissants d'un passé dont le retour est impossible. Croit-on ses successeurs plus forts? Mais ils subiront comme lui la loi d'une inexorable nécessité. On pourra bien protester à la tribune je ne désespère pas d'y entendre les foudroyants anathèmes d'un vénérable prélat. Il n'est pas même impossible qu'une majorité vote un ordre du jour attendri. Mais après? S'il y a loin de la coupe aux lèvres de la parole à l'action, la distance est encore plus grande quand cette action serait une folie, et qu'on la propose à une nation qui succombe à expier celle qu'elle vient de commettre. Je l'affirme donc avec une conviction profonde: dans aucun cas, la France ne fera la guerre pour rétablir le Pape sur son trône. Tant que le gouvernement qui la régit durera, elle pourra conserver une attitude équivoque, aussitôt que la parole appartiendra au pays, la politique extérieure s'inspirera de vrais principes libéraux et nous nous unirons aux cabinets de l'Europe qui tous, sans exception, ont reconnu les droits de l'Italie.

VI.

Cette solution m'apparaît avec une évidence telle que je m'étonne des dispositions qui ont entraîné les hommes d'état auxquels l'Italie a confié ses destinées, à se précipiter en dehors de ce que j'appelle leur politique nationale. Je connais leur sagesse, leur modération, l'élévation de leurs vues, ils n'ont pu être guidés que par de nobles motifs. Peut-être ne se sont-ils pas suffisamment tenus en garde contre l'élan des impressions populaires. Un des grands mérites des gouvernements modernes est d'obéir à l'opinion: il ne faut pas cependant qu'ils lui cèdent trop vite. L'opinion est irresponsable. Elle peut sans péril se montrer irréfléchie, inconséquente passionnée. Elle est trop souvent le reflet des préjugés ou des illusions de la foule. Elle a donc des exagérations qu'un ministre ne saurait se permettre. En Italie, le parti prussien est actif, peu scrupuleux, très prompt à répandre le soupçon, estimant que tout lui est bon pour arriver à ses fins. Il excite aisément l'indignation et la colère au sein d'une population impressionnable, mobile, jalouse de son indépendance, toujours prête à courir au devant d'une nouvelle influence par haine de celle qu'elle ne veut pas subir. C'est par les manœuvres de ce parti qu'a été créée et grossie l'agitation devant laquelle le roi et son cabinet ont pris trop promptement leur décision. Toutefois rien n'est irréparable et nous n'aurons point à souffrir de malentendus qu'un peu de sang-froid et de bonne volonté dissipera sans peine.

La France ne peut pas être hostile à l'Italie, l'Italie ne peut se séparer de la France. Elles étaient étroitement unies en 1866 lorsque l'alliance prussienne a contribué à la restitution de la Vénétie ni l'une ni l'autre ne peut, sans travailler à sa propre perte se mettre à la remorque de l'Allemagne et s'asservir à ses desseins ambitieux. Le cabinet de Rome a-t-il bien réfléchi aux conséquences de ce vasselage? voit-il la pente sur laquelle on le fait glisser? entouré du prestige de la victoire, enivré d'adulations, ne redoutant aucun obstacle, le chancelier de l'Empire prétend courber sous le niveau de son pouvoir toute volonté indépendante. Il a engagé une guerre

confessionnelle, il est prêt à la pousser aux dernières extrémités. Où le mènera ce despotisme à outrance ? nul ne le sait et les leçons de l'histoire ne lui sont pas d'un heureux présage. L'Italie veut-elle lui donner son appui dans cette œuvre d'intolérance et de tyrannie ? est-elle prête à renoncer pour lui plaire à sa conduite si calme, si prudente, si mesurée ? A-t-elle calculé ce que peuvent lui valoir une hésitation, une défiance, quand elle recevra, d'abord les conseils, bientôt les ordres d'un allié accoutumé à une docilité passive ? ne trouve-t-elle pas dans ses annales et sur son territoire les traces instructives des désastres que peuvent causer les blessures faites à l'orgueil Germanique ?

Je m'arrête: si les bornes de ce travail ne m'obligeaient à finir, je montrerais qu'au point de vue économique tout aussi bien qu'au point de vue social, politique et militaire, l'intérêt de l'Italie est de s'unir aux deux nations qui sont comme un dédoublement d'elle-même et qui, formées par les mêmes traditions, animées du même esprit, sont appelées à favoriser son développement et sa grandeur. Placées toutes les trois dans des conditions physyques analogues, dotées d'un sol fertile, échauffées par un soleil radieux, baignées par les eaux de trois mers, la France, l'Italie et l'Espagne semblent créées par Dieu pour donner à leurs heureux habitants toutes les nobles jouissances que procurent la richesse, l'intelligence, le sentiment du beau, la possession de la liberté. Cependant elles ont lutté, elles ont souffert, elles sont encore en proie aux plus cruelles épreuves. N'est-il pas permis d'espérer que le jour de la régénération, de la paix de la prospérité se lèvera pour elles ? Pour moi je ne saurais en douter. La démocratie leur assurera ces bienfaits, purifiée par ses fautes même, elle deviendra leur guide et leur modérateur. Elle leur enseignera la pratique de libres institutions, le culte de la science, le règne de la tolérance. C'est aux hommes politiques qui les dirigent qu'il appartient de hâter cette heureuse transformation. Pour la réaliser le plus promptement, le plus efficacement possible, ils doivent travailler sans relâche à faire disparaître toutes les causes de division. A l'orage qui s'amorce dans le Nord et qui menace le centre et le midi de l'Europe, il faut opposer la politique de conservation et de défense, qui se résume par cette devise: *L'union des races Latines*.

JULES FAVRE.

FIN.

PHILOSOPHIE DU SENS COMMUN

PAR

MELITON MARTIN

(Suite)

CHAPITRE II

DE NOS NÉCESSITÉS ET DE LEUR OBJET

Si l'homme éprouve le besoin de manger, le besoin de penser, le besoin de sentir, quel sera l'objet de tous ces besoins ?

D'abord, nous voyons que l'homme est un être supérieur, parce qu'il a beaucoup plus de besoins qu'aucun autre; que les besoins sans nombre dont il a été doué, si différents, si variés, si complexes, ont évidemment pour objet de le forcer à chercher les moyens de se faire plus fort, plus intelligent et meilleur que tous les animaux destinés à le servir.

Faible, désarmé, l'homme est incapable de résister à tant de brutes plus fortes et mieux armées que lui; tardif, il ne peut échapper par la fuite à d'autres douées de plus d'agilité; mais il a reçu en revanche le germe de besoins infinis, et ce germe qui, au premier, devrait augmenter son impuissance (qui, en réalité, l'a augmentée dans les premiers temps de son apparition sur la terre) a fait de lui le maître et seigneur de tous les êtres.

S'il eût eu les griffes du lion, l'agilité du loup, la trompe de l'éléphant, il ne se serait pas vu dans la nécessité d'inventer des armes et de les fabriquer.

S'il n'avait la peau aussi fine, aussi découverte, aussi sensible, il ne se serait pas vu obligé de tondre la laine pour se tisser une couverture; de cultiver, de carder et filer le lin pour se faire une tunique.

S'il était carnivore, comme le tigre; herbivore et granivore, comme le cheval et les ruminants, et rien de plus; si les besoins de son alimen-

tation n'étaient aussi nombreux et aussi variés, jamais il n'aurait appliqué le feu à la cuisine, pour fondre ensuite le minerai et produire les merveilles de l'industrie.

La nécessité de s'abriter contre l'intempérie lui inspira de construire la chaumière ou la cabane; le besoin de sûreté, de défense, a transformé la cabane en maison close; le besoin de propreté, d'ordre, de commodités a fait de la maison, peu à peu, un palais.

Donnez à l'homme la peau velue de l'ours, la laine de la brebis, le pied fourchu du taureau ou de la chèvre, le sabot du cheval, il n'y a plus de motif pour qu'il soit tisserand, tailleur tanneur ou cordonnier. Et à quoi bon, si la nature se chargeait de le chauffer et de le vêtir ? Comment, sinon pour satisfaire d'impérieux besoins, l'homme s'est-il vu forcé de chercher et d'inventer cette infinité d'engins pour dompter la matière: le marteau, le rabot, la scie, le burin, le pinceau, la plume ? Armes sans prix dans le combat qu'il livre à la nature, qui sont comme la lance, l'épée ou le poignard, des pièces de rechange, s'ajustant alternativement dans l'admirable manche formé par les cinq doigts de sa main.

Ce ne sont pas seulement les besoins grossiers de manger, de se vêtir, de s'abriter ou de se défendre qui nous ont impulsé à devenir de plus en plus riches et meilleurs. Forger des épées et d'autres armes plus redoutables que toutes les défenses des bêtes féroces; construire des forts; se couvrir de vêtements adaptés au climat; cultiver les fruits, les légumes, les grains, préparer et conserver toute espèce d'aliments, sont indubitablement des avantages que personne ne peut déprécier: mais rien de tout cela ne peut se faire si l'intelligence ne travaille de plus en plus d'où une série nouvelle de besoins inconnus des êtres non doués de raison.

Le besoin de savoir, attribut de notre intelligence, est une source copieuse de centaines d'autres besoins; et il n'y a personne qui ne comprenne aujourd'hui que l'homme, sous leur empire, parvient à se faire supérieur en raison de son plus de savoir. Il est certain que les besoins intellectuels, prenant leur appui sur les besoins physiques et comme sustentés par eux, ne sont pas au même degré impérieux et tyranniques; mais, une fois qu'ils se sont manifestés, ils revêtent un caractère attrayant, un charme tout aussi irrésistible que la force fatale avec laquelle s'imposent les besoins matériels. Une fois sentis, ces besoins intellectuels deviennent de première nécessité.

Ainsi lorsque l'homme primitif ressentit la nécessité de se transporter d'un lieu à un autre, il exerça sa mémoire pour se rappeler les cours d'eau, les montagnes, les vallées, les forêts, les marais; il grava dans son esprit l'image ou le croquis des contrées qu'il habitait. De cet effort, surgirent les premières notions topographiques, et à mesure que le besoin de parcourir plus de terres se développait, l'intelligence humaine s'enrichissait de données et de renseignements qui avec le temps, devinrent la géographie ou le besoin intellectuel de connaître notre planète.

La même chose arriva à l'homme pasteur et agriculteur. Le besoin de bien élever ses troupeaux et celui plus compliqué de semer, cultiver et récolter, réveilla en eux le besoin de connaître la marche du Soleil, le retour des saisons, l'alternance des phénomènes célestes. Les esprits se passionnèrent pour une étude qui élève singulièrement celui qui la cultive et l'astronomie commença à se former nouvel et puissant moyen pour augmenter les besoins intellectuels des hommes.

Nous ne citerons pas d'autres exemples. Les besoins multiples matériels de l'homme paraissent avoir pour objet d'engendrer les multiples besoins de son intelligence, puisque ceux-ci se sont développés et se développent toujours parallèlement à ceux-là. De même, le développement et le progrès de l'intelligence et de ses besoins donne une impulsion nouvelle aux besoins matériels, en nous fournissant les moyens de les satisfaire plus facilement.

C'est une répercussion continue dont le résultat est le progrès matériel et intellectuel. Où cette répercussion fait défaut, la vie languit, le mouvement progressif cesse et l'humanité rétrograde.

Réfléchissons à ce que deviendrait un individu en qui semblable répercussion n'existerait pas.

Dans toutes les régions montagneuses, on trouve des malheureux dépourvus de toute intelligence, auxquels on donne le nom de *crétins*. En général, on les reconnaît au goître. Observez ces créatures qui ont la même figure que vous. Tout d'abord, leur regard morne révèle que l'esprit, qui anime et ennoblit les autres corps, fait défaut à celui-ci. Le besoin de manger, de s'abriter, de se mouvoir existe en lui; c'est pour-quoi il va à la fontaine, au bois et au logis; mais transportez-le à la ville, abandonnez-le à lui-même: son dernier jour arrivera sans qu'il ait aspiré à satisfaire des besoins qu'il n'a pas, et, jusqu'à sa dernière heure, il végètera comme une plante, avec moins d'initiative que la brute, et tout cela, parce qu'il n'a pas de besoins intellectuels, ce qui constitue le signe infaillible de son crétinisme.

Oh ! Celui que les besoins de l'intelligence aiguillonnent, jamais ne

s'immobilisera dans le chemin de la vie! Celui-là coopérera, dans une mesure plus ou moins grande, au croissant bien-être de ses semblables! L'objet donc des besoins matériels est de réveiller les besoins intellectuels; de même que l'objet de ces derniers est d'agrandir incessamment l'empire de l'homme sur la nature et sur lui-même, afin que par la purification et l'ennoblissement de la troisième classe de ses besoins (dont nous allons nous occuper) il vive chaque jour davantage et mieux.

En effet, indépendamment des besoins physiques et intellectuels, dont l'objet est tel que nous venons de l'indiquer, l'homme, ainsi que nous l'avons précédemment démontré, a d'autres besoins qui complètent admirablement la prodigieuse harmonie de son être. Tel sentira un vrai besoin de sympathie, d'amitié, d'affections tendres, consolatrices et sublimes et ces besoins qui touchent parfois à la sensation constituent, grâce à l'intelligence et spécialement à l'imagination, le spiritualisme le plus pur.

Ces besoins du sentiment toujours libre et spontané, sont le stimulant efficace qui soutient et augmente l'activité et l'énergie des autres besoins, lorsque l'homme rassasié ou simplement satisfait s'abandonnerait peut-être à l'inaction ou au quietisme. Sans aucun doute, c'est en cela que l'homme diffère de tous les autres animaux, qui, du moment qu'ils ont satisfait les besoins particuliers à leur espèce, n'en éprouvent pas d'autres, et ne poussent au delà leur activité ou leurs efforts.

Il n'en est pas ainsi chez l'homme: son affection pour sa compagne double son activité; l'amour, du père et de la mère pour leurs enfants les pousse, la mère surtout, à leur sacrifier tout repos; une affectueuse sympathie pour nos semblable centuple parfois les forces de notre corps et de notre esprit; et tout le monde paie un tribut des larmes ou sent son cœur palpiter au spectacle du dévouement sublime ou de la force surhumaine du martyr de la foi ou du patriotisme.

Les besoins affectifs, qui n'ont pas été corrompus ni viciés par les erreurs de l'intelligence, ont donc pour objet d'ennoblir l'homme en l'élevant par une force mystérieuse (même sans le concours de sa volonté) jusqu'au monde supérieur de la sympathie de la justice, du devoir et des nobles croyances qui constituent la force de cohésion de la famille, de la société et de la patrie.

En présence de l'énergie et de la prépondérance des besoins affectifs, de l'élévation de leur objet, qui les place au dessus des besoins matériels, même au dessus de ceux de l'intelligence, on comprend la possibilité de l'erreur dans laquelle sont tombés quelques penseurs en constituant l'âme exclusivement avec ces besoins.

En résumé, l'objet de tous nos besoins est évidemment de nous obliger à ce *mouvement fécond* qui, suivant l'admirable expression de Saint Thomas d'Aquin, constitue la vie. Les besoins matériels *initient* le mouvement; les besoins intellectuels *le facilitent et l'étendent*; les besoins sentimentaux *le soutiennent et le dirigent*. Leur ensemble, en action, constitue ce que nous devons entendre par le mot *homme*. Celui à qui fera défaut une de ces trois classes de besoins, pourra être un animal plus ou moins utile, mais il ne sera pas un individu complet de son espèce.

Cela est si certain que tous les êtres de la création pourraient se classer de la manière suivante, en égard à leurs besoins:

- 1.° Êtres qui n'ont pas de besoins, les minéraux;
- 2.° Êtres qui ont des besoins physiques, les plantes.
- 3.° Êtres qui ont des besoins physiques et intellectuels, les animaux y compris le bipède homme.
- 4.° Êtres qui ont des besoins physiques, intellectuels et sentimentaux, l'homme proprement dit.

En général c'est un axiome que l'être qui a plus de besoins légitimes est supérieur à ceux qui en ont moins.

Il n'y a rien de plus commun que d'entendre dire: «je suis riche parce que j'ai peu de besoins.» «Celui qui a peu de besoins est heureux.»

Cela serait vrai, si le destin de l'homme était de vivre de la vie de la brute, de mourir comme finit la brute, s'il pouvait exister en solitaire et si son existence n'était une constante lutte contre la nature un échange incessant d'idées, une marée montante de nobles affections, d'aspirations vers l'infini, en un mot *d'amour*. Pour peu de besoins qu'ait un homme, il en aura toujours plus que le porc, qui n'a besoin ni de vêtement ni de chaussure, ni même de propreté. Y a-t-il quelqu'un qui ose dire que le porc est plus riche et plus heureux que l'homme, parce que celui-ci a des déboires inconnus de celui-là.

Il est certain que l'homme souffre des chagrins et des douleurs dont sont exempts les êtres qui ne sont pas doués de raison; mais, de ce que la pierre ou la plante sont encore plus complètement exempts de tout mal, serait-ce une raison pour envier leur état qui nous confondrait avec le néant?

Nier ou combattre les besoins légitimes de l'homme équivaut à proclamer la suprématie du plus monstrueux matérialisme; en paralyser un quelconque, c'est mutiler l'être humain.

Lorsque l'idée chrétienne, dans sa lutte contre le sensualisme payen affirma le spiritualisme, prêcha la pauvreté, méprisa les biens de ce monde, pour les considérer comme cause de perdition éternelle, des âmes élevées et ardentes embrassèrent cette exagération, et la Thébaïde la Judée, la Syrie se peuplèrent d'anachorètes.

Ces croyants, dignes de respect, (comme tout ce qui est sincère) travaillèrent à supprimer tous leurs besoins: un tronc d'arbre, une caverne leur servit de demeure; un peu de paille, quelques ossements humains, composèrent tout leur bagage; l'herbe des champs et l'eau des sources, furent leur aliment. Au suicide violent, il substituèrent un lent suicide. Saint Simon Stylite vécut, dit-on, trente-un ans, debout sur une colonne de quarante coudées de hauteur et de trois pieds de diamètre au sommet, qu'il s'était fait construire aux environs de la ville d'Antioche, en l'an 420. Pour se soustraire aux faiblesses mondaines, il fit son possible pour se transformer en pierre et il réussit si bien à détruire tout sentiment en lui-même, qu'après avoir vécu vingt-sept ans de la sorte il refusa de voir sa mère. La pauvre vieille mourut de fatigue en cherchant son fils et de la douleur d'être privée de le voir. Ce saint condescendit alors à regarder le cadavre de sa mère, pour donner une preuve de plus de son insensibilité. L'aberration morale à laquelle il était en proie lui inspira de l'appréhension pour le plus pur et le plus saint des sentiments de la nature humaine; il crut que la manière d'être saint dans le ciel était de commencer par être un monstre sur la terre.

La méconnaissance des lois, dont l'objet est de doter l'homme de besoins infinis, pour une fin providentielle, convertissait des êtres humains, d'une surprenante énergie, en une chose plus inutile et plus froide que le chapiteau d'une colonne.

Examinons maintenant les conséquences d'une semblable aberration.

Si cette doctrine était vraie ce serait un devoir, un devoir impérieux de l'étendre par le monde jusqu'à ses dernières limites; la conséquence serait que les hommes deviendraient des automates des êtres inférieurs à la majeure partie des brutes.

L'objet de la Création pourra-t-il être celui-là? L'homme, si noblement doué, serait-il venu au monde pour cela?

Non. La vertu n'est pas dans l'inertie, mais dans l'activité. Si le contraire était vrai l'homme ne sentirait pas incessamment l'aiguillon de ses besoins.

Un autre exemple et des plus éloquents, mais dans un sens contraire est celui que la France nous a donné pendant huit mois. Ce peuple, il n'y a pas encore trois ans, se donnait pour le modèle et le tuteur des autres. Il s'était livré avec ardeur au développement de ses intérêts matériels et à la culture de son intelligence. Personne ne songeait à lui nier le titre mérité d'industriel, de riche, d'éclairé.

Mais les Français dédaignaient le sentiment. Ils minaient les bases de la famille; le mariage, cette union sainte des deux sexes qui constituent le couple humain, se traitait par eux comme une affaire quelconque; l'homme et la femme étaient souvent retenus par le lien vil de l'intérêt; les aspirations les plus nobles de l'esprit, ces forces de cohésion qui cimentent l'union des collectivités sociales, qui les affermissent en trempant tous les liens, étaient constamment énervées ou neutralisées par le moyen de la caricature artistique et littéraire, quand elles n'étaient pas tournées en dérision sur le théâtre ou dans les orgies.

Mais l'heure de l'épreuve sonna: cet édifice superbe, qui paraissait d'une seule pièce de granit, un rude coup le frappa. Une brèche laissa voir aux témoins stupéfiés que le travail de sape conduit avec bruyante gaieté contre ses fondements, l'avait désaggrégé, et réduit à une masse incohérente, dont les grains n'étaient soutenus que par l'échafaudage de l'organisation officielle. Aussi la première planche qui se détacha fit craindre qu'il ne tombât en poussière. En vain on fit des efforts pour qu'un sentiment commun galvanisât ce corps dont les molécules étaient juxtaposées mais non unies. L'union ne se fit pas; la confusion régna par tout; l'indécision et les récriminations devinrent générales et l'amour de la patrie, chez les uns neutralisé par l'égoïsme éclatant chez les autres par des emportements puérils, fut impuissant, à résister au choc.

Et il y eut des bonnes gens qui s'étonnèrent de ne pas trouver dans leurs gouvernants les sentiments qu'eux mêmes s'étaient appliqués à bannir du cœur de chaque citoyen!

Ainsi, de même que l'anachorète refusant de satisfaire ses besoins matériels commettait une mutilation; semblablement, la grande nation, en s'efforçant de bannir ses besoins sentimentaux, avait commis un suicide! *que ceux qui ont des yeux, regardent; que ceux qui ont de l'ouïe écoutent.*

(A suivre.)

MELITON MARTIN.

IMPRENTA, FUNDICION Y ESTEREOTIPIA, DE D. JUAN AGUADO
calle del Cid, número 4, (Recoletos), Madrid.

LA RACE LATINE

JOURNAL INTERNATIONAL

Cette revue tirée á un grand nombre d'exemplaires, est imprimée a Madrid dans l'un des premiers établissements typographiques espagnols et paraît tous les quinze jours avec la collaboration des écrivains les plus distingués de l'Europe Latine

PRIX D'ABONNEMENT

Espagne.	un an.	200 reaux.	Portugal.	un an	2 livres sterling.
France.	»	50 francs.	Italie.	»	50 liras.
Belgique.	»	50 francs.	Amérique.	»	20 pesos.

ON S'ABONNE EN ESPAGNE

A MADRID
Bureau central, 4 rue de Serrano.
Librairie Bailly Bailliere.
Librairie Durand.

Palma.—Librairie de D. Pedro José Gelabert.
Barcelona.—Juan Oliveres.
Sevilla.—Hijos de Fé.
Málaga.—Francisco Moya.

Bilbao.—Viuda de Delmas.
Zaragoza.—Viuda de Heredia.
Cadiz.—Verdugo, Morillas y Compañía.
San Sebastian.—Manuel Aramburu.

Les annonces sont reçues en Europe pour trois mois.

ON S'ABONNE A L'ETRANGER

A Paris. A la Caisse Générale d'abonnements, dirigée par M. Khan, 53, Rue Lafayette.
A Lyon, chez Mr. CONCHON, rue Mulet, 9, et rue Bat d'Argent, 10.
A Marseille, chez MM. Arrau, rue des Fenillants, 1.—*Camoin*, rue de la Cannebière, 1.—*Chusin*, B^d du Musée, 16.—*Millaud*, rue de Noailles, 13.
A Bordeaux, chez Mr. Fouraignan, Place de la Comédie, 3.
Au Havre, chez Mr. Aubert Benard.
A Londres, chez Childey et Cortazar, 71 Store Street.

A Bruxelles, chez MM. Deq et Duent, office de publicité, 39, rue Montagne de la cour.
A Anvers, chez Mr. Kornicher.
A Amsterdam, chez Mr. Van Bokkens.
A la Haye, chez MM. les héritiers Doorman.
A Rome, Mr. chez Merlé.
A Turin, chez MM. Bocca freres.
A Florence, chez M. Jrouhaud.
A Naples, chez Mr. Dura.
A Milan, chez MM. Dumolard freres.
A Lisbonne, chez Mr. Silva Junior.
A Oporto, chez Mr. Gomez, suceseur de Moré.

CORRESPONSALES EN ULTRAMAR

ISLA DE CUBA.

Habana.—D. Francisco Díaz y Rios.
Matanzas.—Señores Sanchez y Compañía.
Trinidad.—D. Pedro Carrera.
Cienfuegos.—D. Francisco Anido.
Moron.—Señores Radriguez y Barros.
Cárdenas.—D. Angel R. Alvarez.
Bemba.—D. Emeterio Fernandez.
Villa-Clara.—D. Joaquín Anido Ledon.
Manzanillo.—D. Eduardo Codina.
Quivicán.—D. Rafael Vidal Oliva.
San Antonio de Rio-Blanco.—D. José Cadenas.
Calabazar.—D. Juan Ferrando.
Caibartin.—D. Hipólito Escobar.
Caatao.—D. Juan Cresto y Arago.
Holguín.—D. José Manuel Guerra Almaquer.
Bolon.—D. Santiago Muñoz.
Ceiba Mocha.—D. Domingo Rosain.
Cimarrones.—D. Francisco Tina.
Joruco.—D. Luis Guerra Chalius.
Sagua la Grande.—D. Indalecio Ramos.
Quevedo de Güines.—D. Agustín Mellado.
Pinar del Rio.—D. José María Gil.
Remedios.—D. Alejandro Delgado.
Santiago.—D. Juan Perez Dubrull.

PUERTO-RICO.

Capital.—D. José María Sanchez.
Arroyo.—D. Isidro Coca.

SANTO DOMINGO.

(Capital).—D. Joaquín Machado.
Puerto-Plata.—D. Miguel Malagón.

FILIPINAS.

Manila.—D. José Villeta.
Celestino Miralles, agentes generales, con quienes se entienden los de los demás puntos del Asia.
SAN THOMAS.
(Capital).—D. Luis Guasp.
Curacao.—D. Juan Blasini.
MÉJICO.
(Capital).—D. Juan Buxó y Compañía.
Veracruz.—D. Manuel Ochoa.
Tampico.—D. Antonio Gutierrez Victory.
Mérida.—D. Rodolfo G. Canton.
Mazatlan.—D. Francisco Echeguren.
Puebla.—D. Emilio Lezama.
Campeche.—D. Joaquín Ramos Quintana.

VENEZUELA

Caracas.—D. Martín J. Larraide.
Puerto-Cabello.—D. Juan A. Segrestáa.
La Guaira.—Señores Salas y Montemayor.
Maracaybo.—Sr. D'Empaire, hijo.
Ciudad Bolívar.—D. Serapio Figuera.
Carúpano.—D. Juan Orsini.
Barcelona.—D. Martín Hernandez.
Maturín.—M. Philippe Beauperthuy.
Valencia.—Señores Jayme Pagés y Compañía.
Coro.—D. J. Thielen.

CENTRO AMÉRICA.

Guatemala.—D. Ricardo Escardille.
Norberto Zinza.
San Salvador.—Señores Reyes Arrieta.
San Miguel.—D. Joaquín P. Guzman.
Manuel Soto.
Tegucigalpa.—D. Manuel Sequeiros.
Chinandega (Nicaragua).—D. Isidro Gomez.
San Juan del Norte.—D. Emilio de Thomas.
Consonante.—D. Joaquín Mathé.
Rivas.—D. José N. Bendaña.
Granada.—D. Zacarias Guerrero.
San José de Costa Rica.—D. Guillermo Molina.
Casto Gomez.
Belize.—D. José María Martinez.
ECUADOR.
Guayaquil.—D. Antonio de La Mota.

NUEVA GRANADA.

Bogotá.—D. Lázaro María Perez.
Santa Marta.—D. Martín Vergara.
Cartagena.—Señores Macías é hijo.
Panamá.—D. José María Aleman.
Colon.—D. Martías Villaverde.
Cerro de S. Antonio.—Sr. Castro Viola.
Medellín.—D. Juan J. Molina.
Mompós.—Sres. Ribou y hermanos.
Pasto.—D. Abel Torres.
Subanaldaga.—D. José Martín Tatis.
Sincelajo.—D. Gregorio Blanco.
Barranquilla.—Sres. E. P. Pellet y Compañía.

PERÚ.

Lima.—Sres. Redactores de la Nación.
Arequipa.—D. Manuel de G. Castresana.
Iquique.—D. Benigno G. Posada.
Punó.—D. Francisco Laudaela.
Tacna.—D. Francisco Calvet.
Trujillo.—Sres. Valle y Castillo.
Callao.—Sres. Colville, Danwson y Compañía.
Arica.—D. Carlos Eulert.
Piura.—M. E. de Lapeyrouse y Compañía.
BOLIVIA.
La Paz.—D. José Herrero.
Cobija.—Sres. Aguirre—Zavala y Compañía.
Cochabamba.—Doña Benedicta Reyes de Santos.
Potosí.—D. Adolfo Durrels.
Oruro.—D. José Cárcamo.

CHILE.

Santiago.—D. Augusto Reymond.
Valparaiso.—D. Nicasio Ezquerro.
Copiapó.—Señores Rosello hermanos.
La Serena.—Señores Alfonso hermanos.
Huasco.—D. Juan E. Carneiro.
Concepcion.—D. José M. Serrate.
Santa Ana.—D. José María Vides.

ESTADOS-UNIDOS.

Nueva-York.—M. Echeverría y Compañía.
S. Francisco de California.—M. H. Payot.
Nueva Orleans.—M. Víctor Hebert.

PLATA.

Buenos-Aires.—D. Narciso Cepedano.
Catamarca.—D. Mardoqueo Molina.
Córdoba.—D. Pedro Rivas.
Corrientes.—D. Emilio Vigil.
Purand.—D. Cayetano Ripoll.
Rosario.—D. Andrés Gonzalez.
Salta.—D. Sergio Garcia.
Santa Fé.—D. Remigio Perez.
Tucuman.—D. Camilo Caballero.
Gualeguaychú.—D. José María Nuñez.
Peysandú.—D. Miguel Horta.
Mercedes.—D. Serafin de Rivas.

BRASIL.

Rio-Janeiro.—D. M. D. Villalba.
Rio grande do Sur.—N. J. Torres Crebuet.

PARAGUAY.

Asuncion.—D. Isidoro Recalde.

URUGUAY.

Montevideo.—Señores A. Barreiro y Compañía.
D. Hipólito Real y Prado.
Salto Oriental.—Señores Morillo y Gozalbo.
Colonia de Sacramento.—D. José Murtagh.
Artigas.—D. Santiago Osoro.

GUYANA INGLESA.

Demerara.—MM. Rose Duff y Compañía.

TRINIDAD.

Trinidad.—MM. Geróldiete, Urien.